

Jm Hernandez

**LE CROCODILE
DE LA MACTA**



Le Crocodile de la Macta

Jm Hernandez

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

En lecture libre sur Atramenta.net

...

LE CROCODILE DE LA MACTA



...

Prologue

Dites que cet hiver vous aviez cinq centimètres de neige devant votre porte, vous en trouverez toujours un qui affirmera qu'il y en avait vingt devant la sienne. Mais peut-on, pour autant, douter de sa bonne foi ?

C'était la guerre en Algérie.

Comme beaucoup d'autres, j'avais provisoirement abandonné mes études pour répondre à l'appel pressant de l'armée. Je l'avais un moment, espéré oublieuse à mon sujet, mais, apparemment, elle ne pouvait se passer de moi. J'avais un peu plus de vingt ans. J'avais, bénéficié d'un costume offert gratuitement par le Ministère des Armées, une paire de chaussures assorties ainsi qu'un drôle de chapeau qui tenait tout juste sur ma tête et que l'on appelle « calot » ou bonnet de police. Tous ceux qui, comme moi, en étaient passés par là, avaient reçu le même équipement peu original. J'allais oublier le fusil, un vieux « MAS 36¹ » qui, comme l'indique son numéro, avait précédé la seconde guerre mondiale. A part quelques rares exercices de tir, il ne servit jamais et continua à passer des jours paisibles dans son râtelier. Avant même que je ne sois muté à Arzew, joli petit port de la Méditerranée, après avoir accompli mes quatre mois de classes, durant lesquelles on vous fait comprendre que vous n'êtes plus un civil que l'on a arraché à ses études, ou à son insouciance existence, mais un authentique soldat de la République, l'histoire concernant un hypothétique crocodile était connue dans toute la région oranaise et même au-delà, car elle datait de la seconde guerre mondiale. J'en sus davantage après que quelques personnes aient affirmé l'avoir vu de plus ou moins loin et, qu'un berger algérien ait assuré que l'une de ses chèvres avaient probablement été dévorées par « une très grosse bête ».

Une personne « bien informée », Monsieur Paul Schmitt, qui avait été second maître dans la marine nationale (que, malgré 1789, on appelle toujours « La Royale »), assura que des marins américains

stationnés à Arzew, avaient comme mascotte un petit crocodile ou caïman qui ne mesurait que quarante ou cinquante centimètres. Ces marins durent, sur ordre de leur supérieur, abandonner leur animal et ne purent donc le ramener aux Etats Unis. Ils n'eurent pas à aller bien loin car à quelques kilomètres vers l'Est se trouve le lieu où de grands marais flirtent avec la Méditerranée. Il leur suffisait d'emprunter la nationale 11 qui conduit à Mostaganem. C'est ce saurien qui aurait été lâché dans les marécages de la Macta où il avait une bonne chance de survivre. Ce qui peut se comprendre car les marais sont très étendus et ce n'est que là qu'il pouvait subsister, en se nourrissant de rats, d'oiseaux qui nichent en ces lieux, et de divers petits mammifères, sans être autrement repéré.

Cet animal n'a vraiment fait parler de lui qu'une dizaine d'années après, donc vers 1952.

Voici quelques informations qui furent à la disposition de tous, tant dans les journaux que dans la littérature scientifique ou historique.

Le premier qui dit l'avoir aperçu, affirma qu'il devait mesurer environ 3 à 4 mètres de longueur. Il y eut aussi, au cours d'une partie de pêche à la Macta, une mystérieuse disparition le 19 juillet 1950, celle de Monsieur Merlot, cheminot de Tizi Ouzou (ville située à une centaine de kilomètres à l'est d'Alger). Des radiesthésistes ont alors affirmé que son corps ou les restes de son corps, étaient décelables dans le marais. Aucun élément ne put pourtant être avancé qui aurait accusé un prédateur du genre crocodile, ou quelque autre animal. Il est vrai que personne, semble-t-il, n'avait songé à vérifier si cette personne n'avait pas tout bonnement rejoint son domicile.

Ceux qui habitaient près des marécages affirmaient que chaque année, au printemps, un crocodile sort

des marais et va dans les dunes qui bordent la mer, se réchauffer sur le sable fin. Un douanier de Mostaganem, qui partait à la chasse, avait vu ce crocodile sur la berge. Il eut beau jurer, en levant la main droite, qu'il disait la vérité, et cracher sur le bout de ses chaussures pour démontrer sa bonne foi, quand il raconta son histoire et la frayeur qu'avait provoqué cette rencontre, ce ne furent que rires et quolibets dans le café où il se remettait de ses émotions.

Toujours est-il que le 4 avril 1960, selon les témoignages formels de Monsieur Marcel Ramos et de son graisseur Hafsi Abdelkader, le crocodile réapparut. Devant cette apparition surprenante, ils arrêterent leur camion. Ils affirmèrent qu'il traversait tout bonnement la route reliant Oran à Mostaganem, avant d'arriver au village de La Macta. Il passa en se dandinant avant de disparaître dans les hautes herbes. « Ah ! Si nous avions eu un appareil de photos ! », déplorèrent-ils. Il est vrai qu'à cette époque, les appareils photographiques étaient presque aussi rares que les crocodiles !

Pour l'ensemble du public, ce fut un peu comme pour les soucoupes volantes dont on commençait à parler et qui sillonnaient de plus en plus souvent les ciels de la métropole comme ceux de l'Oranie. Il y avait ceux qui les avaient vues. Ceux qui ne les ayant pas vues, n'y croyaient évidemment pas et traitaient les premiers d'hallucinés, d'égarés, ou pire encore, de menteurs, quand on ne faisait pas allusion au « petit verre de trop ». Bien entendu, un certain nombre de ceux qui ne les avaient pas vues, rejoignaient les premiers, soit par ce qu'ils leur faisaient confiance, soit pour ne pas être en reste. Évidemment, s'il ne faut pas obligatoirement de tout pour faire un Monde, il y a de tout pour le peupler, et cette histoire de

crocodile était un excellent sujet pour les blagueurs, et pour animer la fin d'un bon repas bien arrosé des vins généreux du pays. Il en demeurait néanmoins que les marais de la Macta intriguaient et que bien peu étaient ceux qui osaient s'y aventurer. On a beau ne pas croire au monstre du placard...

Voici ce que l'on pu savoir de bien réel, car il s'agit d'un fait historique :

En Juin 1835, les troupes de l'armée française, commandées par le général Trézel, s'étant aventurées loin de leurs bases, essuyèrent une défaite sanglante lors d'un combat contre Abdelkader. Or, à un certain moment, pendant la bataille, une batterie d'artillerie composée de 6 canons et de 40 hommes tomba dans le marais et disparut sans que l'on puisse en retrouver trace ! Il existe donc, par endroits, sous le lit de la Macta, un sous-sol ignoré et très profond. Une caverne, un monde souterrain que l'on ne soupçonnait pas et dont la découverte serait passionnante.

Le marais de la Macta possède à peu près la forme d'un triangle dont le sommet se trouve au Nord, près de Port-aux-Poules, et rejoint ainsi les dunes vers la mer, et, dont la base ne peut être définie avec précision mais s'étend pratiquement jusqu'à Perrégaux à l'Est et Saint Denis du Sig plus à l'Ouest. Enfin, il faut savoir que le bassin versant de la Macta s'étend sur une superficie de 14390 km², et que le marais lui-même possède une étendue de 44.500 ha. On comprendra aisément qu'à l'époque durant laquelle se déroule cette histoire, une grande partie du marais était totalement inconnue. Il faut reconnaître cependant que l'on y craignait bien davantage les nuées de moustiques que les crocodiles. Le lecteur me pardonnera de m'être attardé sur ces informations, mais si j'ai cru bon de m'y arrêter c'est, d'une part, pour relater l'ambiance de cette époque

concernant ce fameux autant qu'hypothétique animal et, d'autre part, pour décrire une région qui n'est plus guère touristique. Je lui ai également épargné les études scientifiques qui furent faites sur cette région très spécifique, qui nous montrent un univers bien particulier et dont, pour ce que j'ai pu en savoir, tous les mystères ne furent jamais éclaircis. C'est dans ce Monde énigmatique que se déroule cette histoire.

1. Manufacture d'Armes de Saint-Etienne. 1936.

2

Voici comment les choses que je désire vous conter se sont passées, en tout cas les événements dont je fus le témoin, auxquels s'ajoutent ceux qui me furent rapportés par des personnes que je jugeais dignes de foi, et quelques autres, auxquelles on ne peut accorder qu'un crédit relatif...

Il y eut principalement, le témoignage de Makoud, qui lui, vivait dans un douar, à quelques centaines de mètres des bords du marais, au sud de la petite ville de Port-aux-Poules. Il rapporta les propos de son fils

Amzi, promu à la garde du troupeau de chèvres et de brebis, sur la mystérieuse disparition d'une chèvre, mais assura également, avoir été témoin d'une soudaine apparition du discret mais néanmoins célèbre saurien.

Je dois dire que, contrairement à beaucoup d'appelés, je disposais d'une assez grande liberté en tant que téléphoniste, poste que je partageais avec deux autres de mes camarades. Nous nous relayions et faisons en quelque sorte « les trois-huit ». Quand je n'étais pas de service, il me plaisait de me promener dans Arzew, où les pipelines du gaz, provenant des puits de pétrole du Sahara, aboutissent avant d'être transféré sur les méthaniers. Il va sans dire que je profitais de cette « planque ». L'un de mes buts, quand je n'étais pas de garde le soir, était le bar « Chez Milo ». J'y rencontrais des gens aussi blagueurs que sympathiques et de temps à autre le fameux Makoud qui venait boire une anisette. On le taquinait gentiment. La première fois que je connus Makoud c'était un dimanche.

Monsieur Escolano lui disait « Dis Makoud, je croyais que ta religion interdisait l'alcool »

— Oui M'sieur Scolano, le vin, mais la religion, elle dit pas l'anisette.

— Dans ce cas Makoud, c'est ma tournée.

— D'accord, fi chaud j'ord'hui.

— Mais attention, tu vas nous raconter, devant ce militaire qui ne l'a jamais entendue, l'histoire de ton fils dans le marais.

— Mais j'i racounti dijà.

— Oui, mais tout le monde ne la connaît pas...

Finalement, après s'être fait prier pour la forme et après un second verre, Makoud s'exécuta. Ce fut la première fois que j'entendis parler du crocodile de la Macta par une personne qui affirma plus tard, l'avoir réellement vu, ça n'allait pas être la dernière. Voici ce

que Makoud raconta. Je regrette cependant de ne pouvoir vous le rapporter avec l'accent et les gestes du conteur.

Alors que le soir tombait, son jeune fils Amzi, arriva complètement affolé car il avait perdu une chèvre. Bien entendu, il craignait une punition. Il affirma avoir cherché partout et l'avoir appelée comme il le faisait habituellement, mais rien n'y fit. Ayant mis à l'enclos chèvres et brebis, Makoud et son fils, accompagnés d'un chien, partirent donc vers les marais à l'endroit où Amzi avait fait paître son troupeau. On sait que, contrairement aux brebis qui ne vagabondent guère et répondent rapidement, les chèvres sont têtues, s'éparpillent facilement et il faut une surveillance de tous les instants afin que l'une d'entre-elles ne parte pas à l'aventure comme celle de Monsieur Seguin. Makoud était bien tranquille, persuadé de retrouver la fugueuse. Arrivés près du marais, ils appelèrent, poussèrent les cris habituels et des « RRRRRrrrrrrrououou ! » à n'en plus finir, battirent les fourrés et allèrent jusqu'au bois de tamaris où elle aurait pu se cacher. Ils y entrèrent alors que le soleil avait déjà disparu à la pointe du cap Falcon. Rien ! Leur chien jaune, un sloughi, avait bon nez mais il y avait trop d'odeurs laissées par les brebis et les chèvres. Il ne fut d'aucune utilité, malgré qu'il eût battu tous les fourrés de lentisques et tourné autour des arbousiers, semblant comprendre ce que l'on attendait de lui. Il revint les pattes boueuses affichant un air déçu. Makoud était de mauvaise humeur mais Amzi échappa à la punition. L'un et l'autre pensèrent que leur chèvre rentrerait d'elle-même en entendant la voix des autres dans leur enclos. Le lendemain, la chèvre n'était pas revenue. S'était-elle embourbée dans le marais ? C'était une possibilité mais à l'endroit d'où elle avait théoriquement

disparue, le marais n'était guère profond, elle aurait crié si c'était le cas. Finalement, Moktar dut faire le deuil d'une chèvre qui était évidemment sa préférée car elle était la plus jeune et entièrement blanche contrairement aux autres. Ce n'est que plusieurs semaines après, qu'un crâne de capriné fut découvert. Makoud était certain qu'il s'agissait bien d'*abyad* – soit en français « Blanchette » – d'après les poils blancs maculés de boue, qui y étaient encore attachés. Après ce témoignage qui ne prouvait pas grand-chose, plusieurs mois passèrent sans alerte. Makoud allait poser des pièges car le gibier ne manquait pas. Il possédait bien un fusil mais il ne s'en servait, le plus rarement possible, et uniquement pour abattre le gibier qu'il vendait.

À Arzew tout était calme malgré la tension provoquée par la guerre mais qui ne semblait pas concerner cette petite ville, habitée il est vrai, presque exclusivement par des Français chrétiens ou juifs. Je dois avouer que ma vie de militaire, au contraire de bien d'autres soldats, n'était guère périlleuse. J'en profitais pour me plonger dans les livres que l'on me prêtait, me divertissais dans les soirées entre copains, les repas que nous organisions le soir au central téléphonique, différaient du menu habituel de la cantine. L'un de nous allait la plupart du temps acheter de bons beefsteaks en ville, car les téléphonistes étaient autorisés à prendre leurs repas du soir au standard. Les sorties étaient relativement fréquentes vers les plages où, ayant troqué l'uniforme contre un maillot de bain, nous nous offrions, pour une heure ou deux, l'illusion de la vie civile. Malgré tous ces avantages appréciables, je conservais évidemment comme tout le monde, la nostalgie de mes pénates.

3

C'est environ 5 ou 6 mois après la disparition de la chèvre, que se produisit le second évènement concernant Makoud et son fils Amzi. C'est Makoud qui, après la troisième anisette ne se fit pas prier pour raconter son histoire. C'était un dimanche après-midi, je venais de finir mon tour au central et, ayant avalé un énorme sandwich, je décidais d'aller faire quelques parties de flipper en buvant un café chez Milo.

Makoud arriva en trombe avec sa vieille camionnette Citroën de 1936, grinçante et brinquebalante à souhait, et dont la bâche déchirée flottait au vent comme une voile en perdition. Il se gara en catastrophe contre le trottoir après avoir failli entrer dans le bistrot. Il faut dire que Makoud n'était pas un champion de la conduite automobile et s'adaptait mal aux roues motrices arrière. Il entra, et sans avoir eu le temps de se désaltérer, s'écria : « Ça y est ! J'l'ai vou, comme cht'i vois m'sieur Milo ! ». Ce qui eut pour effet immédiat de faire lever les épaules de « M'sieur Milo » qui faillit casser une carafe contre le bord du comptoir. On put l'entendre grogner « Ça y est ! Ça recommence ! ».

Mais cette fois, en voyant son air hagard et ses yeux fous, personne ne sembla vouloir blaguer ou se moquer de Makoud qui s'écroula sur la première chaise qu'il trouva près de la porte vitrée. On s'assembla autour de lui. Je lâchai les boutons de mon flipper *Gootlieb's Happy Clown*, et me joignis aux autres. Il y avait là, en plus du patron, Mrs Garcia, Juan, Brignoles, un sergent chef de carrière venu en stage au CIPCG¹, pour trois mois, et quelques autres dont j'ai oublié les noms. Ceux qui étaient installés au

fond pour leur partie de belote dominicale, levèrent les yeux de leurs cartes et restèrent immobiles, attendant la suite. On connaissait Makoud et, d'après ce que l'on disait, il lui arrivait de raconter des histoires dont l'authenticité était plus que douteuse, faisant ainsi concurrence à Monsieur Castagnier qui prenait plus de poisson que les autres, grâce à ses appâts secrets. Pourtant, cette fois, l'affaire semblait sérieuse. Makoud n'avait plus de salive, ce qui était exceptionnel ; il s'était arrêté à Port-aux-Poules pour raconter son histoire aux gendarmes qui avaient même dressé un rapport. Il avait ensuite foncé vers Arzew, son point d'attache pour son commerce un tout petit peu illégal, qui consistait à vendre discrètement le gibier qu'il piégeait aux abords du marais. Il s'activait dans bien d'autres domaines plus ou moins lucratifs

Quand il eut repris sa respiration et ses esprits et après avoir avalé un bock de bière, il put enfin raconter, avec force gestes, ce qui lui avait valu tant d'émoi.

Ce jour là, il était parti avec son fils aîné Ziri, vers le Sud du marais afin d'installer des pièges car on lui avait signalé quelques outardes dans cette direction ainsi que des grèbes castagneux. Comme les canards, ces oiseaux sont aquatiques mais s'aventurent sur les rives et franges de végétation. Mais c'était surtout les nombreux perdreaux qui attiraient Makoud, aussi portait-il un sac de graines de blé et de sorgo pour appâter ce que l'on appelle des « quatre de piège ». C'est alors qu'ils longeaient les marais, qu'ils aperçurent une demi-douzaine de flamands roses et, un peu plus près du rivage là où l'eau était noire à cause de l'ombre des tamaris, des grèbes qui semblaient jouer à courir sur l'eau. Ils s'arrêtèrent un instant autant pour regarder les oiseaux que pour

souffler quand, soudain, à une quinzaine de mètres d'eux, une masse énorme jaillit de l'eau, ou plutôt une gueule énorme, qui happa un grèbe et disparu aussitôt sous l'eau encombrée d'herbes flottantes. Le réflexe qui leur sembla le plus logique, fut de prendre la fuite vers les dunes, loin de cette gueule de cauchemar. Ils franchirent les buttes qui bordent la partie ouest du marais et ne s'arrêtèrent que parce que le souffle leur manquait.

Makoud, afin de bien montrer les dimensions de la gueule qu'ils avaient vue, écartait ses deux bras autant qu'il le pouvait en disant « Plousss ! Encore plus grand que ça ! ». Il n'avait pas vu le corps mais, même si la bête était sortie du marais, il ne l'aurait pas vue non plus car, son fils et lui n'eurent qu'une idée en tête : courir ! Et le plus loin possible ! Après avoir raconté son histoire, ceux qui étaient là, considérant la vive émotion dont faisait preuve Makoud, ne songèrent pas à mettre en doute ses déclarations. Évidemment, chacun donnait son opinion sur la taille de l'animal d'après les dimensions approximatives données par Makoud, de la gueule de la bête. Malgré leur ignorance des sauriens, l'un disait quatre mètres, au moins six ! affirmait l'autre. Ce qui eut pour effet immédiat de provoquer un énorme rire de Milo qui s'exclama « Pourquoi pas vingt ?! ».

Quelques jours après, deux journalistes appartenant à l'Echo d'Oran, débarquèrent mais faute de photographies sensationnelles et à défaut de témoignage direct (Makoud étant absent), se montrèrent extrêmement dubitatifs et persuadés que les gens de la région n'avaient qu'une idée en tête : plaisanter et mystifier les plus crédules. Finalement, après avoir débarqué chez Milo qui, évidemment, sut les conforter dans leurs suspicions au sujet de cette affaire, ils s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Arriva alors une douzaine de jours plus tard, vers quatre heures de l'après-midi un Monsieur tiré à quatre épingles, vêtu d'une veste de chasseur, d'une chemise à carreaux rouges et noirs et, ce qui ne pouvait passer inaperçu, arborant un magnifique nœud papillon d'un noir anthracite. Il était chaussé de bottes fauves à lacets, d'un pantalon de peau fauve également, et coiffé d'une casquette de même nature qu'il ôta dans un geste large pour nous saluer, puis, d'une voix de ténor, s'adressa à la ronde : « Bonjour Messieurs ! Je me présente : Amédée Ruffin de Clarumontel ».

Après un instant de silence dû à la surprise, pour ne pas dire à l'ébahissement, et que les têtes se soient tournées vers le nouveau venu, celui-ci expliqua la raison de sa venue en ce lieu.

« J'ose espérer que je ne trouble pas votre quiétude, et je me dois de vous donner, la raison de ma venue, un peu intempestive, je le reconnais, mais – s'adressant à Milo – avant tout, il est séant me semble t'il, en tant qu'étranger à cette ville et même à ce département, d'offrir à boire à la compagnie »

Il ne risquait pas grand-chose puisque nous étions quatre sans compter Milo. Chacun, après avoir hésité et profitant quand même de l'occasion, commanda sa boisson tout en se demandant d'où sortait ce personnage bedonnant, au teint vermeil qui, accent en moins, nous fit immédiatement penser au fameux Tartarin de Tarascon. La suite allait nous conforter dans cette idée. Il leva maintes fois son verre de bière à notre santé, déclara qu'il faisait bien chaud mais qu'il avait connu des climats moins agréables lors de ses séjours en Afrique noire. Enfin, comme personne ne semblait vouloir l'interroger, il nous confia l'objet de sa visite.

— Voyez-vous mes amis (il avait eu vite fait de se faire

des amis !), je suis chasseur devant l'Éternel. J'ai chassé un peu partout dans le Monde, en Afrique, certes, mais aussi en Inde... Le tigre au Bengale, le grizzli dans les montagnes Rocheuses de l'Amérique et autant le caïman en Amérique du sud, que le crocodile près des sources du Nil, aussi, après avoir entendu à plusieurs reprises que, dans les marais de la Macta, près d'ici, ce que l'on pense être un crocodile, semait la terreur dans la région, je me suis dit : « Amédée, c'est ton devoir d'aller libérer ces braves gens de leurs craintes ».

Après qu'il eût palabré quelques instants encore, devant cette modeste assistance médusée, Milo rompit le silence qui s'était installé.

— Vous savez, dit-il, le crocodile n'effraie personne, surtout à Arzew où il ne risque pas de venir pointer son museau, sauf à prendre un taxi et, d'après ce que l'on croit savoir, rares sont ceux qui disent l'avoir aperçu, et de loin encore. La plupart du temps, il s'agissait d'un vieux tronc d'arbre flottant. On vous a raconté des salades, mon pauvre. Ce n'est pas le gibier qui manque par ici, mais croyez-moi, le crocodile n'en fait pas partie.

— Vraiment ? Pourtant on m'a dit qu'un certain berger l'avait vu récemment et qu'il s'agirait d'une bête énorme.

Monsieur Castagnier, casquette à carreaux bleus et rouges vissée sur la tête, qui se trouvait là, intervint.

— Il est vrai, cher Monsieur Amédée, que cette bête existe bel et bien, et encore, nous ignorons, il faut bien le dire, n'est-ce pas Milo ? Que les témoins qui se sont manifestés, n'ont vu qu'une seule bête, certes, mais (il laissa planer le suspens quelques secondes) s'agit-il du même animal ou en existe-t-il plusieurs ?

— Ah ! Ah ! Mais vous m'intéressez. En effet, votre raisonnement est tout à fait judicieux. Et oui ! Il y en

a-t-il plusieurs ? That is the question, n'est-ce pas ? Derrière son comptoir, Milo, bougonnant, haussa les épaules, secoua la tête, leva les yeux au plafond jauni par la fumée de milliers de cigarettes, puis, appuya ses deux poings sur le comptoir tout en lançant des regards peu amènes vers le sieur Castagnier.

— Vous savez, si l'on écoute tout le monde, et en particulier certaines personnes..., on racontera qu'il s'agit d'un descendant de dinosaure qui aura survécu et qui apparaît de temps en temps ; rarement, il faut bien le dire, pour faire plaisir aux touristes.

— Pourtant, ce berger dit-on...

— Oui, Makoud.

— C'est bien ce nom qu'on m'a dit. Où habite-t-il ?

— En bord du marais, mais vous ne le trouverez pas.

Le marais, c'est vaste vous savez, c'est immense comme on n'a pas idée, et, nous ne sommes pas à côté. Il faut aller à Port-aux-Poules qui est plus près, et là... Alors... Mon pauvre... Là...

Il fit un large geste qui signifiait qu'un étranger s'y perdrait probablement. Dans son coin, Castagnier riait sous cape et imitait le nouveau Nemrod qui lui tournait le dos. Il prit la parole.

— Venez donc le soir, il vient assez souvent pour boire l'apéro. Vous pourrez l'interroger. Lui, il l'a vu le monstre, et je vous garantis qu'il en tremble encore.

— Parfait, c'est ce que je ferai. J'ai loué un petit studio non loin d'ici. Je passerai chaque jour, il me tarde d'entendre son témoignage. Sur ce, mes amis, je vous souhaite le bonsoir et merci de m'avoir reçu si gentiment.

Il sortit alors, avec son allure de grand seigneur et se dirigea vers le centre-ville. Milo semblait fâché, il rangeait ses verres avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle, tout en lançant des regards courroucés vers Castagnier qui venait de s'asseoir sur

un tabouret.

— Et quoi Milo ? Pourquoi tu me regardes avec cet air ? Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai... J'ai qu'on n'a pas à raconter ces choses sur le marais, surtout à un étranger qui est même pas d'ici, je veux dire d'Arzew et qui va essayer de chasser dans le marais un crocodile qui existe même pas.

— Et si qu'il existe. Pourquoi tu dis ça ? Tu le sais qu'il est là-bas. Makoud n'a pas menti, pour une fois. Et il y a les autres, ceux qui ne disent rien parce qu'ils veulent pas qu'on se moque d'eux, et qui l'ont vu aussi mais qui diront toujours que non. Et ce type qui a disparu ? Hein ? Comment qu'il s'appelait déjà ? On l'a jamais retrouvé. Et Escolano et son employé ? C'est des menteurs peut-être ? Mais peu importe, tu as vu l'allure de ce flambard ? Il ne risque pas de le flinguer, va, ton croco. Surtout si, comme tu le dis, il existe pas.

— J'm'en fous ! J'veux pas qu'un con sorti de je sais pas z'ou, vienne chasser cette bête. Elle n'a rien demandé à personne d'abord, ensuite, en admettant qu'elle existe, je dis bien « en admettant », qu'est-ce qui se passera si on la tue ? Hein ? Dis.

— Ben quoi ? On aura les journaux et peut-être même que ça passera à la télé.

— Et voilà ! Môsieur Castagnier ! C'est intelligent ça ! IL passera à la télé ! Et après ? Hein ? Après ? Et ben après, on aura perdu NOTRE crocodile ! C'est ça qui attire les gens de toute l'Oranie. Ils viennent pas pour voir ta tronche, mais ils espèrent le voir LUI ! Ils arrêtent l'auto au bord de la route pour prendre des photos. Ils espèrent le voir, et quand ils ont bien tourné par ci par là, qu'ils ont pris des photos de troncs d'arbre, ils viennent manger où ? Ici. Chez nous. Et boire et écouter les histoires de tous ceux qui l'ont pas vu et qui leur racontent n'importe quoi. Ça

les excite et ils retournent chez eux, à Mosta ou à Mascara, ou à Bel-Abbès ou à Oran ou plus loin encore. Le crocodile ? C'est lui qui fait notre renommée, c'est lui dont on parle dans le journal, c'est lui la vedette, c'est notre Brigitte Bardot à nous ! Une vedette qui se cache, ça attire toujours la curiosité, et on vient se renseigner où ? À Port-aux-Poules et bien entendu, à Arzew qui, vu la population, comporte une population de menteurs plus importante. On ne peut pas dire *la Macta*, sans penser *crocodile*. S'il n'y avait plus de crocodile, la région perdrait de son intérêt, et nous avec. Voilà ! Ça, ça ne t'a pas traversé l'esprit, Mômôsieur Castagnier ? Ce dernier, fit la moue, baissa la tête, se renfrogna avant de se lever. Puis, il plaça avec lenteur sa casquette sur la tête, comme s'il réfléchissait sur ce qui venait d'être dit, et cherchait une réponse. Finalement, après cette courte réflexion, il sortit sans dire un mot, vexé par la sortie de Milo qui retourna essuyer des verres déjà essuyés dix fois et donner un coup de chiffon sur son comptoir. « C'est vrai quoi ? » marmonna-t-il entre ses dents, gêné de sa sortie et la regrettant déjà.

1. CIPCG : Centre d'Instruction, de Pacification et de Contre Guérilla

Je ne manquais jamais de raconter toutes ces histoires et ces scènes réjouissantes à mes camarades. Parmi eux, un certain Célestin Fagailoux, natif de Marseille, qui n'avait jamais fréquenté ce café, demanda à m'accompagner, prétendant que ce qu'il entendait, lui paraissait très « marseillais ». Deux autres, Girondel et Gratignet, les inséparables, les « G-G » comme on les appelait, voulurent se joindre à nous et, c'est ainsi que, quinze jours après, profitant du dimanche, jour du quartier libre pour ceux qui n'étaient pas de service, nous décidâmes d'aller manger chez Milo qui faisait aussi restaurant, mais pour quatre tables seulement car son bistrot n'était pas bien grand. Ceux qui le désiraient pouvaient aussi manger au comptoir. Quand j'y pense, je me dis que c'était là une époque bien heureuse où les gens, s'ils payaient des impôts, n'étaient pas embarrassés par tous les contrôles que l'on subit aujourd'hui. Viandes, poissons, fruits, légumes, étaient achetés sans les indispensables factures. En effet, qui aurait pu demander une facture aux yaouleds¹ qui vendaient des oranges ou des figues de Barbarie, ou à ceux qui arrivaient de leur douar avec une poule, des œufs, ou encore du gibier ? Ils n'auraient certainement pas compris et auraient certainement dit : « Hadha maboul ? » ou encore « Factoure ? Ma Hdha ? ». Ce qui signifie en gros « Il est cinglé celui-là ? Une facture, Qu'est-ce que c'est ? »

Dès le samedi, j'avais pris soin de téléphoner pour retenir une table, la chose m'était facile en tant que téléphoniste. Il existait bien, à certaines heures, un téléphone disponible dont les hommes pouvaient se servir, s'ils ne craignaient pas d'être gênés par ceux qui attendaient leur tour. Évidemment, je parle d'une époque où le téléphone portable n'existait pas encore, même si nous entendions souvent parler du « téléphone arabe » !

Le dimanche donc, nous arrivâmes vers onze heures afin d'avoir le temps de prendre tranquillement notre apéritif. Nous eûmes de la chance ce jour là, car n'ayant pu sortir pour des raisons de sécurité dues à un attentat perpétré sur la route de Mostaganem, je n'avais pu suivre les chapitres du feuilleton dont les habitués du lieu m'avaient offert, à ma grande joie, quelques épisodes. En effet, à notre arrivée nous fûmes surpris par l'agitation qui y régnait et pour cause : Monsieur Amédée Ruffin de Clarmontel était là, en grande discussion avec Monsieur Castagnier et la demi-douzaine de personnes qui étaient là, hilares. Chacun voulant dire la sienne, donner son avis, participer, tout en profitant de la rigolade mais en gardant, autant que possible, un air sérieux.

Au comptoir j'aperçus Milo, qui parlait à l'oreille de sa fille Lise, étudiante au Lycée René Basset de Mostaganem, que tout le monde appelait Lisette et qui venait aider au bar le dimanche et parfois le samedi soir quand il y avait du monde. Milo me vit, me salua en agitant la main et disparut en cuisine. Sans dire un mot, nous nous installâmes dos au comptoir.

Fagailoux se tourna vers moi avec un bon sourire complice et hocha la tête d'un air satisfait, il était aux anges. Les deux autres, écoutaient visiblement intéressés, tout en sirotant leur pastis. Évidemment, il était question du crocodile. Celui qui avait

finalement été discrètement surnommé « Tartarien », faisait de grands gestes. Il mimait un chasseur visant avec son fusil, une bête imaginaire, d'après ce que nous avons pu entendre, il s'agissait d'un lion, le plus énorme des lions évidemment, qu'il avait chassé au Kenya. Tandis que, courbé en deux, il avançait à pas prudents, dans une savane imaginaire, le silence se fit. Les mines rigolardes se crispèrent sous l'effort nécessaire afin d'éviter une explosion de rires.

Chacun l'encourageait à en dire davantage, par des « Et alors ? » et des « Non ? Sans blague ? ». Les yeux s'arrondissaient d'émerveillement feint, et Amédée Ruffin, d'en donner toujours plus pour satisfaire un auditoire si attentif en même tant que sa vanité.

Monsieur Castagnier qui avait apparemment fait la paix avec Milo, profitant d'un court instant où le grand chasseur de fauve reprenait son souffle, s'exclama, assez fort pour que Milo, du fond de sa cuisine puisse l'entendre.

— Mais, Monsieur de Clarmontel, des lions ? Mais nous en avons aussi ici !

— Non ? C'est du bluff, allez. Non vraiment ? Mais où ? C'est très loin ?

— Pas du tout, au contraire, nous avons même en allant vers Oran, donc à quelques kilomètres d'ici, une montagne connue depuis toujours sous le nom de « Montagne des Lions ».

— Non ? Vraiment ?

— Parole d'honneur ! Que le nez me tombe si je mens. Demandez, tout le monde sait ça ; d'ailleurs, le nom berbère d'Oran, c'est *Wahrán* qui veut dire « lions » et les armes de la ville, hein ? On peut voir également deux lions de bronze qui encadrent le grand escalier de la mairie. Oui Monsieur. Parfaitement.

— Ah mais, c'est que vous m'intéressez Monsieur Castagnier. Des lions, dit-il à voix basse comme se

parlant à lui-même, des lions, tiens, tiens...

— Évidemment, il faut savoir les trouver, car la montagne, elle est grande, et ils savent bien se cacher, mais, avec un peu de chance et des guides, en passant quelques jours là-bas...

— Mais, je croyais qu'il n'y en avait plus... Ils sont comment ces lions ? Pas trop petits j'espère, car moi, je ne chasse que les gros. Tenez, le dernier que j'ai tué au Kenya ne pesait pas moins de 230 kilos ! Je ne sais pas si vous vous figurez bien la taille de la bête. Un monstre ! Ces paroles déclenchèrent un « Ooooh ! » d'admiration feinte. Le grand chasseur se rengorgea tout en balayant la salle du regard, heureux d'avoir trouvé un public disposé à s'extasier sur ses prétendues aventures.

Monsieur de Clarmontel, revenant de la plaine africaine où il avait occis le lion une minute avant, s'approcha du comptoir où se trouvait son verre de Martini. Il but lentement, les yeux au plafond, semblant réfléchir à ce qui venait d'être dit, puis, de son autre main, piocha des cacahuètes salées dans l'une des petites assiettes disposées sur le comptoir. Pendant ce temps, profitant qu'il avait le dos tourné, quelques clients encourageaient par geste Monsieur Castagnier à aller plus loin, murmurant à son oreille probablement d'autres idées, en espérant faire durer la scène le plus longtemps possible. Après une semaine de travail, les hommes avaient besoin de se détendre. L'un d'entre eux, connu sous le sobriquet de Picolo, s'approcha du comptoir « Eh ! Lisette, sers-moi donc une alisette ». La jeune-fille leva les yeux au ciel en haussant les épaules.

— Ti es pas fatigué de sortir toujours la même ? Un Cristal comme d'habitude pour Picolo Bill, la terreur des bistrots !

— Oh ! Lisette, celle-là aussi tu me l'as sortie déjà. Et

la kémie ? J'ai pas le droit moi ? Aïe-aïe-aïe Lisette !
C'est pas gentil ça...

La jeune-fille, d'un air exaspéré, secoua la tête en gonflant les joues et le servit montrant un déplaisir évident.

Pendant ce temps, Monsieur de Clarmontel, s'était retourné vers son public, le poing gauche sur la hanche l'autre tenant son verre de Martini vide contre sa poitrine. En ce moment, on crût voir Mussolini en personne, prêt à haranguer la foule du haut de son balcon. Pourtant faisant la moue, c'est mezza-voce qu'il s'adressa à Castagnier :

— Oui, oui, je vois, mais tout de même, c'est un peu compliqué. Des guides, des porteurs, des tentes, la nourriture pour au moins une dizaine de personnes... Il faut au moins ça n'est-ce pas Monsieur Castagnier ? Sans compter une pharmacie d'urgence pour les petits et gros bobos et l'éclairage pour la nuit. Non, d'autant que je dispose de peu de temps pour réaliser une telle expédition. Dommage, vraiment oui, dommage, ce sera pour la prochaine fois, ne mélangeons pas les crocos et les lions. Finalement, je préférerais m'occuper de ce diable de croco, là, je peux y aller seul ou de préférence avec un guide si la chose est possible et revenir en fin de journée. Je possède une carte précise de la région et je ne risque pas de me perdre dans un petit marigot. J'en ai connu d'autres allez ! Il y eut un « Ooooh » de déception dans la salle. Monsieur Benamou qui était resté silencieux et qui connaissait les sentiments de Milo à ce sujet, intervint.

— Mais, cher Monsieur, excusez-moi, mais je dois vous dire que cette histoire de crocodile... et bien... Rien n'est absolument certain en ce qui concerne son existence. Voilà, c'est... enfin, ce sont des on-dit, des histoires quoi. Euh, enfin, disons qu'il n'existe aucune

preuve incontestable de sa présence dans les marais. Vraiment, croyez-moi, il n'y a jamais eu de témoignage digne de foi...

— Comment ça ? Mais voyons, on m'a pourtant affirmé... Enfin, Monsieur Castagnier, vous m'avez bien dit.

C'est le moment que choisit Milo, qui ne perdait pas une miette de la conversation, pour sortir de sa cuisine avec un grand plat fumant dans les mains.

— Allez, allez, les militaires ! Les sardines grillées ça n'attend pas, froid c'est pas bon. Je vous ai mis à la table du fond là-bas, près de la fenêtre et je vous sers un bon rosé du pays, vous m'en direz des nouvelles... Pas comme ces histoires de crocodile qui sentent le réchauffé. Monsieur Castagnier, au trot, la table à côté en compagnie de Monsieur le notaire.

Aujourd'hui c'est sardines grillées pour tout le monde et rate farcie avec des frites, et si vous n'aimez pas ça engagez-vous dans l'armée !

Avec mes amis, nous nous dirigeâmes vers notre table, avec nos verres encore à moitié pleins, alors que Milo y déposait un grand plat chargé de sardines et que Monsieur Castagnier et Lambert, le notaire, célibataires tous les deux, se dirigèrent vers la leur en s'excusant auprès de Monsieur de Clarmontel qui lui, avait également retenu une table. Milo avait évité de les mettre ensemble à cause du crocodile.

Monsieur de Clarmontel, resta debout, déposa son verre sur le comptoir, en poussant un gros soupir, l'air songeur, il paya ses consommations mais hésitait encore à se mettre à table. Tandis que Monsieur Benamou sortait en saluant tout le monde de la voix et du geste, il se pencha d'un air complice, pour serrer la main tendue de Monsieur Pastor, peintre de profession, surnommé « Pirouette » à cause de son exploit sur les échafaudages. Là, il me faut bien

donner l'explication de ce surnom : alors qu'il repeignait la façade de la mairie, une planche avait glissé, il avait perdu l'équilibre mais il avait réussi à se retenir d'une main à l'une des barres transversales métalliques de l'échafaudage, tandis que l'autre n'avait pas lâché le pinceau, puis, s'aidant des jambes, il avait réussi à remonter sur le plateau, alors qu'en bas quelques personnes, ayant été témoins de la scène, se mirent à applaudir. Monsieur Pastor, avait salué les gens comme un artiste de cirque l'aurait fait, tenant toujours son pinceau à la main ! Mais, après cette digression, j'en reviens au roi des chasseurs de lions qui s'adressait à Pirouette.

— Franchement, Monsieur Pastor, cette histoire de croco, qu'est-ce que je dois en penser ? Vous savez, j'ai choisi de venir ici passer quelques jours pendant mes vacances mais surtout par curiosité. Vraiment, je ne sais plus à qui me fier. Il me semblerait à certains moments qu'on se paye ma tête. Si, si, je sais que les gens d'ici sont de fieffés blagueurs, mais ce n'est pas ici que d'autres m'ont certifié que...

Pirouette répondit, mais si personne ne pouvait entendre la réponse, à la mine satisfaite de Monsieur Clarmontel, nous pensions qu'il venait de lui confirmer la présence du crocodile dans les marais. Avec un grand sourire de satisfaction et une lenteur calculée, il s'achemina vers sa table, tandis que Pirouette se dirigeait vers la sortie sous le regard noir de Milo qui remplissait d'un vin roux, quelques carafes, alignées comme à la parade sur le zinc. Se dirigeant vers sa table le grand chasseur s'exclama : — Ah ! Voyons un peu ces sardines si elles tiennent leur promesse et si elles peuvent faire concurrence à celles que j'ai mangées à Alger. Brrrr ! J'ai une faim de... loup !...

— Elles seront froides, bougonna Milo en

disparaissant dans sa cuisine.

5

Il ne s'est rien passé de bien intéressant depuis notre repas chez Milo. Mes camarades qui n'avaient jamais mangé sa rate farcie – qu'ici on appelait « melsa¹ » – ni rien qui lui ressemblât d'ailleurs, trouvèrent cela tellement bon qu'ils projetèrent de retourner dans ce restaurant pour connaître d'autres recettes du cru. Il est vrai que le menu de la cantine n'avait pas de quoi attirer les gourmets, aussi profitons-nous de la moindre sortie, ne serait-ce que pour manger des moules en sauce ou des huîtres gratinées, ou plus prosaïquement, des côtelettes d'agneau au feu de bois quand nous recevions un mandat de la famille. Pour de jeunes soldats d'une vingtaine d'années, la « bouffe » est véritablement quelque chose de primordial. Ceux qui ont fait leur service militaire dans ces années là, me comprendront sans peine. Comme moi, mes camarades avaient une fonction bien précise au CIPCG et donc, nous espérions bien terminer notre service militaire dans cette ville charmante, relativement loin des attentats qui endeuillaient les autres villes et les campagnes. Quand les fonds étaient en baisse, nous n'allions pas chez Milo, on s'asseyait sur le banc de pierre qui faisait le tour du kiosque à musique, au centre de la place d'Isly devant l'église. On regardait passer les filles. Parfois, certaines s'arrêtaient pour parler avec nous, mais c'était une époque de mœurs assez strictes, elles riaient de nos blagues, nous interrogeaient pour savoir d'où nous venions et sur ce que nous comptions faire après notre service militaire.

Elles repartaient avec des petits rires discrets. Quelques-uns obtinrent des rendez-vous, mais les choses n'allaient pas plus loin que le simple flirt. Il est certain que nous étions peinarde ce que ne manquait pas de nous rappeler ceux qui menaient une vie plus dure certes, mais combien plus intéressante. C'est au cours d'une de ces promenades, au moment où, avec Fagailoux, nous allions entrer au Méditerranée, que nous rencontrâmes Monsieur Benamou en grande discussion avec une personne que je ne connaissais pas. Je les saluais, Monsieur Benamou hésita un court instant, puis, m'ayant reconnu, me tendit la main avec un grand sourire.

— Excusez-moi, sur le moment je ne vous avais pas reconnu. On voit tant de militaires en ce moment...

— Et alors Monsieur Benamou, comment se porte le nouveau Nemrod ? Toujours aussi vantard ?

— Ah ! Parlons-en ! Il est revenu hier nous raconter ses exploits, croyez-moi, tout le monde a bien rigolé. Figurez-vous qu'il est allé jusqu'à Port-aux-Poules et, de là, je ne sais comment il s'est débrouillé, il s'est perdu ! Il était parti à pied avec son fusil, un très beau fusil entre parenthèses, mais je ne saurais pas vous dire ce que c'est comme marque... Moi, vous savez, les armes...

— D'accord, mais racontez-nous un peu. Tartarien...

— Et bien voilà... Excuse-moi Germain, mais tu vas rire, dit-il en s'adressant à la personne qui l'accompagnait. Bon. Voilà ce monsieur qui arrive au bar chez Milo, trois jours après cet incident, avec son fusil sous le bras... Toujours est-il que si les gendarmes le trouvent avec ça, mais enfin, ça n'a pas l'air de le tracasser, il se croit encore au Kenyasans doute.

— S'il n'y a jamais mis les pieds !

— Donc, il nous raconte qu'il s'est enfoncé jusqu'à la

taille ne trouvant pas de chemin qui longe le marais ; il y en a un pourtant, moi je n'y suis jamais allé, mais la chose est connue. Bon, mais il a dit qu'il y avait beaucoup de brouillard ce matin là. Bon, il est passé à son hôtel pour se laver et se changer et a dû aller faire nettoyer ses vêtements. Il devait avoir une drôle d'allure ! Bon, bon, oui, je continue. Il n'arrivait pas à s'en sortir. Il nous a affirmé que pendant qu'il se débattait en cherchant à s'accrocher quelque part pour retrouver un sol plus ferme, il a entendu un grand « Plouf ! » derrière lui, il s'est retourné et alors... Je n'en ai plus pour longtemps Germain mais ces jeunes sont curieux, je les comprends...

— Alors ? Monsieur Benamou ?

— Oui, voilà. Donc, il se retourne, et voit disparaître un corps énorme à quelques mètres et un sillage qui s'éloigne de lui. Il ne pouvait évidemment pas tirer dans sa position et ses jambes semblaient être prises dans des herbes, c'est alors que dans cette brume épaisse, il a vu quelqu'un dont la silhouette grossissait et cette personne lui aurait tendu une branche qu'il a saisie. C'est ainsi qu'il a pu sortir du piège dans lequel il se trouvait.

— Il a dû mourir de peur le Tartarien de la Macta.

— Sans doute, mais vous allez voir... Il nous racontait : « Heureusement que cet indigène était là, sinon j'y serais encore ! Je lui dois une fière chandelle. J'ai voulu le remercier mais il parlait arabe et je ne comprenais pas ce qu'il racontait. Je ne me souvenais même pas comment on dit « Merci » en arabe. Alors j'ai pu m'en sortir et lui, sans chercher une récompense justifiée, il s'en est allé. »

— Et c'est tout ?

— Mais non, Justement vous allez voir... Il se trouvait donc chez Milo où, étant pensionnaire, il prend habituellement ses repas. Il était là, à nous raconter

son aventure qui s'était produite trois jours avant, avec tout un tas de détails. Il n'en finissait pas, et nous parlait de cet arabe grâce à qui il avait pu s'en sortir, quand, tout d'un coup, il entend la porte s'ouvrir, il se retourne et s'écrie : « Ma parole ! Mais c'est lui ! C'est lui ! Miracle ! » Et devinez qui il prend dans ses bras et se met à embrasser sur les joues ?

— Makoud ?

— Makoud. Parfaitement. Makoud que nous n'avions pas revu depuis une semaine ou plus et qui venait boire son anisette et nous raconter la même histoire ! Enfin presque la même car, d'après lui, Monsieur de Clarmontel n'était enfoncé que jusqu'aux chevilles à un mètre ou deux du bord du chemin. Il fallait voir le Monsieur étreindre Makoud à bras le corps, dans un élan soudain qui faillit lui faire perdre son chapeau de paille, pour l'empêcher, à l'évidence, de nous en dire davantage. Il l'a entraîné vers le comptoir, alors que Makoud, qui préfère toujours boire assis, jetait des regards vers nous, ne semblant pas comprendre ce qui lui arrivait et notre chasseur parlait, parlait, et notre Makoud qui essayait d'en placer une. Ah ! Si nous avions disposé d'une caméra ! Quelle séquence ! Digne des films de Mack Sennett ! Enfin, la vérité, nous avons fini pas la savoir car Makoud est revenu le lendemain pour vendre trois poulets à Milo, et là, nous avons su qu'il n'y avait pas autant de brouillard que de Clarmontel avait prétendu, mais juste un peu de brume à la surface de l'eau, ce qui n'est pas rare, et qu'il avait vu le grand chasseur entrer volontairement dans l'eau d'une part, comme pour traverser vers un îlot, d'autre part que la scène se passait à une centaine de mètres de la nationale. Il est vrai que les eaux ne sont pas bien hautes en ce moment vu que, à ce qu'on dit, l'oued Habra ne donne plus beaucoup, pas plus que les autres qui alimentent les marais.

Bref, il nous a joué la scène de celui qui risquait sa vie, sans doute pour nous montrer sa témérité. Enfin, voilà toute l'histoire, en tout cas un résumé, mais excusez-moi, je vois que mon ami Germain s'impatiente.

L'ami Germain affichait un large sourire, ne semblant pas être particulièrement pressé ni au courant de la présence de ce de Clarmontel à Arzew et de ses exploits qui, de toute évidence, semblaient inventés de toutes pièces. Après avoir salué les deux hommes qui partaient en rigolant en nous faisant des signes de la main, avec Fagailloux, nous nous promîmes d'aller faire un tour chez Milo et peut-être d'y prendre un repas. J'envisageai alors de téléphoner pour connaître le menu unique du dimanche suivant, même si je savais que c'était mon tour de prendre la garde au central la nuit du samedi jusqu'à sept heures le lendemain. J'avais trop envie d'en savoir davantage mais ce pauvre Fagailloux, qui prenait le dimanche après moi, faisait la grimace. « Tu me raconteras, dit-il d'un air désolé ».

Je promis de lui faire un rapport complet. Mais déjà, au Centre, quelques-uns instruits par ce qu'on le leur avait raconté, avaient décidé de « changer de crèmerie » en général le Bar Maritime et de se pointer chez ce Milo. Je ne sais si c'était cette histoire de crocodile et de Tartarien qui les intéressait ou d'avoir appris que Lisette était une très jolie jeune-fille de 16 ans. Ceux-là devaient ignorer qu'il est des projets qui ont peu de chance d'aboutir, surtout quand des Milo rôdent non loin et que, clients ou pas, certains jeunots de la ville, peu renseignés, avaient fait un vol et s'étaient retrouvés le cul sur le goudron de la rue. Le bistrot de Milo étant un peu écarté du centre-ville, chez lui, à part Lisette plus surveillée de près par son papa, quand elle était là, que la caisse enregistreuse,

les jeunes-filles ne s'y montraient jamais. C'était un bar d'hommes, qui avaient des discussions d'hommes, en général sur le football, la pétanque, la guerre, la politique et les inquiétudes que pouvaient susciter les « évènements », aussi sur leur boulot ou sur leurs gosses. Bref, rien qui aurait pu intéresser les filles et donc, rien qui pouvait intéresser des jeunes gens d'une vingtaine d'années, avec ou sans uniforme. Je me devais d'avertir mes copains sur un tout autre danger que les attentats qui se produisaient un peu partout : Milo, brave homme certes, était aussi irascible avec un garçon qui se serait permis des privautés envers sa fille, qu'avec les vendeurs d'histoires de crocodile.

1. Melsa : nom d'origine incertaine donnée pour occitane ou catalane.

6

La nuit du samedi durant laquelle j'étais de service, ne fut malheureusement pas aussi calme que je l'espérais. Le téléphone se déchaîna peu après 23 heures, ça commençait bien ! J'en ai réveillé du monde cette nuit là ! Je n'avais même pas le temps d'écouter ce qui se passait vraiment n'ayant pu surprendre que des bribes de conversations qui me parurent sans intérêt. Pendant les accalmies je m'allongeais sur mon lit de camp, duquel je bondissais à la moindre sonnerie. J'ai bien dû fumer un paquet de « Troupes » cette nuit là, en avalant mon demi-thermos de café (qui, provenant de la cantine, ne méritait pas ce nom), tout en lisant par bribes un livre, que l'on m'avait prêté, sur la région. Les loupiotes s'allumaient frénétiquement, et je jonglais avec les cordons en faisant gaffe de ne pas me gourer de connecteur en plaçant le bon jack dans le mauvais trou ou le contraire. Encore heureux que je n'avais pas devant moi le central des gars des Transmissions ! Fort heureusement, grâce à ma petite lucarne, je pouvais profiter de l'air frais de la nuit car un vent léger venant du Nord, emportait dans ses caresses, la fumée bleutée de mes cigarettes. Ce fut plus calme à partir de 3 heures, j'aurais presque pu m'endormir assis. Les heures du matin sont les plus dures, celles où, quand on a bien veillé, le sommeil arrive comme un lourd manteau et pèse sur les paupières. Je n'avais pu dormir qu'une paire d'heures et encore entrecoupée par instant par la sonnerie discrète dont

le timbre, fort heureusement, ressemblait davantage au bourdonnement d'une ruche qu'aux cloches de Notre Dame. Il ne me restait plus qu'à camoufler les deux petites bouteilles de bière « 33 export » que j'avais bues au début de la nuit, et avaler deux ou trois cafés « maison », pour me tenir les quinquets ouverts et essayer de faire disparaître ma mauvaise haleine de tabac froid.

Après la relève, la douche bien chaude me fit le plus grand bien, j'y restais un bon quart d'heure, tandis que la garde, à son tour était relevée. Ça commençait à bouger de partout.

Il ne me restait plus qu'à attendre le moment de rejoindre le Café-restaurant-scène de théâtre de Chez Milo. J'avais tout mon temps et j'en profitai pour mettre un peu d'ordre dans mon futoir, cirer mes pompes et donner un petit coup de fer à ma tenue de sortie, tout en pensant à la paella, évidemment « la meilleure du département d'Oran » que m'avait annoncée Milo.

En attendant, je suis allé me balader sur la promenade des Palmiers. L'avantage quand on regarde la mer est que, non seulement c'est reposant mais encore, ça évite de saluer les gradés ; si certains sont assez susceptibles, la plupart d'entre eux préfèrent éviter ce genre de rituel qui les oblige à en faire autant tous les vingt pas.

Il n'était que onze heures et demie quand j'ai décidé de me diriger vers le bar de Milo. J'étais un peu crevé à cause de cette nuit mais, pour rien au Monde, je ne me serais privé de cette paella, agrémentée des dernières nouvelles concernant notre Nemrod.

Tout en marchant d'un pas léger et, les mains dans les poches, ce qu'un militaire ne doit jamais faire, je me remémorais tout ce que j'avais pu apprendre (malgré les nombreuses interruptions bourdonnantes du

central) sur la région et, en particulier, sur la petite ville de Port-aux-Poules, dont le nom me semblait curieux, et qui forme, pour ainsi dire, la pointe Nord du marais de la Macta, lequel intéressait tant notre Monsieur Amédée, Ruffin de Clarmontel. Ainsi, avant d'être occupé par les Arabes, puis conquis par les Français, ce village côtier avait été Romain. Les Grecs et les Carthaginois avaient certainement trouvé eux aussi refuge, là, comme dans les autres golfes qui offrent un abri sûr quand on est surpris par la tempête. On attribue généralement la fondation de Port-aux-Poules (que Monsieur Pastor dit « Pirouette » nomme avec un bon accent pied-noir « Pouroupoules »), à un jurisconsulte romain connu sous le nom de Paulus Julius. Il faisait peut-être partie de la « Gens Julia » à laquelle appartenait Jules César. Ce Paulus Julius, de la famille Lulii, surnommé « Prudentissimus », était avocat et préfet du prétoire sous l'empereur Septime Sévère ou sous Alexandre Sévère aux alentours de l'an 222. Il est donc assez envisageable que ce « portus » se soit nommé « aux Poules » de par la prononciation latine même de Paulus qui est *paoulous*.

Toujours est-il qu'on ne parle nulle part de la présence de crocodiles dans les marais en ces temps là, ce qui accrédirait le témoignage selon lequel un jeune crocodile aurait été lâché dans les marais par des marins américains. À moins, bien entendu, que Romains, Grecs et Carthaginois, n'aient plutôt eu tendance à regarder vers la mer que d'aller vadrouiller dans les marais. Quant au nom même de « Macta », j'ai cru comprendre qu'il signifiait « confluent » soit la rencontre des trois oueds qui alimentent le marais : les oueds Habra, Tinn et Sig. C'est fier de mes nouvelles connaissances, que je comptais bien étonner les clients de « Chez Milo » qui

m'avaient tant de fois coincé sur ma faible culture concernant les peuples du bassin méditerranéen et leur Histoire. Je comptais bien sur Paulus Julius pour redorer mon modeste blason lequel ne méritait certainement pas la particule, authentique ou imaginée, de Monsieur de Clarmontel.

7

Je ne fus pas déçu. Il régnait une chaude ambiance autour du comptoir et des verres d'anisette et de pastis, au milieu desquels la plupart des petites assiettes à « kemia » avaient déjà été presque'entièrement vidées de la petite friture pêchée la veille par un lamparo¹.

Je crois bien que les équipes étaient au complet. Il est vrai que le dimanche, l'heure de l'apéro est sacrée et permet, à ceux qui ne se rencontrent pas dans la semaine, de se retrouver pour bavarder, bien sûr, mais aussi afin d'échanger les informations que l'on ne trouve pas dans les journaux. Ce qui était d'ailleurs vrai pour tous les bistrotts de France. Il y avait là Monsieur Benamou qui me fit un petit « Hep ! » en me voyant, l'indécollable Pirouette, et les Brignoles, Ramonet, Garcia, Célestin, Juan et, accroché au comptoir comme à une bouée de sauvetage, Picolo Bill, déjà en plein naufrage, qui répétait à qui voulait

l'entendre : « C'est le Ouikinde, on en profite ! Pas vrai ? Après l'effort... Hein ? »

Comme à son habitude, l'inénarrable Castagnier, qui avait opté ce jour là, pour une casquette blanche, palabrait, brassant l'air comme s'il chassait les mouches et, tout au fond, assis sur le bord d'une table, Monsieur Amédée, Ruffin, en grande conversation avec deux sergents que je ne connaissais pas, quoiqu'ils appartenissent pourtant au Régiment de Tirailleur. Ils venaient peut-être de débarquer chez nous pour un stage, ce qui est tout à fait habituel, ça arrivait on ne sait d'où et ça repartait pour on ne sait où.

J'héritai d'une anisette que l'on me mit dans la main sans avoir commandé quoi que ce soit. La main de Monsieur Benamou, qui ne semblait pouvoir décoller les deux personnes avec lesquelles il s'entretenait, me faisait des signes, pour me signaler qu'il me l'avait offerte. Ça sentait les fumées de cigarettes, de pipes et de cigarillos, les odeurs de cuisine, auxquelles se mêlait le parfum complexe de diverses eaux de toilette. Eh oui, c'était dimanche, on se faisait beau. Après le bistrot, quelques-uns iraient acheter le traditionnel gâteau « du dimanche » commandé la veille, avant de rejoindre leur famille. Pour d'autres, c'était le gâteau confectionné par madame qui les attendait après le repas amélioré « du dimanche ». Enfin, pour n'oublier personne, deux ou trois partiraient d'un pas rapide, en entendant la volée joyeuse des trois cloches de l'église, qui libérerait les ouailles à la fin de la messe « du dimanche », afin de récupérer Madame leur épouse

Malgré mon désir d'entendre ce qu'il pouvait bien raconter, je renonçais à me rapprocher de « Tartarien », ne voulant pas être inopportun, aussi, je finis par intégrer le groupe qui me barrait le passage,

dans lequel Monsieur Castagnier, qui n'avait jamais joué au football autrement qu'avec les gamins de sa rue, expliquait les raisons de la défaite de l'équipe de France contre la Yougoslavie, en demi finale de la coupe d'Europe au Parc des Princes. De l'air le plus sérieux du monde, il déclarait qu'à la place de Wiesnieski, il aurait marqué le but de l'égalisation. Les rires, les quolibets, les moqueries et les plaisanteries de ce lieu dans lequel, en ce moment, on n'aurait tout juste pu trouver la place d'admettre un courant d'air, constituaient, après la mauvaise nuit que j'avais passée, le meilleur stimulant que je pouvais espérer.

Une fois encore, je partageais la table de Monsieur Castagnier, sa casquette rejetée en arrière, qui n'avait plus rien à dire, étant fort occupé à enfourner de gros morceaux de tomates persillées, et de Monsieur Lambert, serviette, haut nouée, autour du cou (sans doute pour éviter de tâcher son habituel nœud papillon), qui en faisait autant, mais en coupant ses tomates en tout petits morceaux, avec un air de gourmandise évident, et trempait de non moins petits bouts de pain dans la sauce à la moutarde, agrémentée de ciboulette finement hachée.

Après la salade de tomates, la paella qui méritait des louanges, accompagnée d'un rosé de Mascara titrant ses 13°5 à l'ombre, dut subir son sort. Les quatre tables étaient occupées et deux personnes dégustaient leur plat au comptoir derrière lequel Lisette s'étant, une bonne fois, débarrassée du sieur Piccolo, allait et venait, jonglant avec les bouteilles et les cruches et passant les verres au fur et à mesure dans la plonge. Après un camembert crémeux à souhait, une tarte aux prunes termina heureusement mon repas, accompagnée d'un café que j'avais demandé « bien fort », espérant naïvement qu'il gommerait l'ardeur

du Mascara qui me chauffait les oreilles et commençait à me faire bouillonner sérieusement les neurones. Monsieur de Clarmontel avait apparemment invité les deux sergents, sans doute pour leur narrer les anecdotes fantastiques dont il n'était pas avare et, que chacun de notre communauté occasionnelle aurait pu raconter à sa place.

Contrairement à son habitude, il parlait à voix basse, le buste en avant, penché vers les deux autres convives qui, tout en mangeant avec un plaisir évident, gardaient les yeux sur lui mais se jetaient aussi de rapides regards. Le brouhaha de la petite salle m'empêchait d'entendre les notes le plus hautes de ce qui était habituellement son concerto pour lions et éléphants, à moins que ce ne soit celui pour rhinocéros et gorille féroce.

Après le repas, Messieurs Castagnier et Lambert m'invitèrent à prendre un digestif au comptoir, tandis que Lisette débarrassait notre table, mais je me contentais de prendre un second café, n'ayant pas envie de rentrer au Centre en mesurant les rues en diagonale. La démarche vacillante valut à quelques uns de mes imprudents camarades, outre l'habituelle suppression de permission de *quartier libre*, quelques petits problèmes de corvées, après être passés par la cellule le temps de se dégriser.

Je m'apprêtais à prendre congé de mes compagnons, quand Monsieur de Clarmontel, accompagné de ses deux invités, vinrent nous rejoindre. Nous nous serrâmes cordialement la main et le grand chasseur nous invita à « remettre ça ». Il n'y avait personne derrière le comptoir et je me pris à espérer que Lisette nous oublierait, car prendre même un café supplémentaire me parut au-dessus de mes forces. Monsieur de Clarmontel, avec une mine entendu, se tourna vers les deux militaires et à voix basse dit :

« Demandez donc à ces messieurs, qui sont d'honorables citoyens de cette ville et à ce caporal, si ce sont des balivernes et s'IL n'existe pas. Monsieur Castagnier jeta un regard prudent vers la cuisine où Milo s'affairait pour le dessert des derniers clients. Il se pencha alors vers les deux sergents et avec une prudence qui ne lui ressemblait pas murmura :

— S'il vous le dit... Mais chuttt !

— Mais c'est de notoriété publique n'est-ce pas ? s'exclama t'il.

— Si vous le dites... Ce n'est pas moi qui dirais le contraire.

L'homme les poings sur les hanches, fronçant les sourcils qu'il avait très fournis, protesta et d'une voix hargneuse sans doute due aux bouteilles qui trônaient encore, mais vides, sur la table qu'avec ses nouveaux compagnons, il venait d'abandonner.

— AH ! ÇÀ ! Alors ? Quoi ? Un jour on dit une chose, Monsieur Castagnier, et le lendemain on dit le contraire ? Je pourrais savoir à quoi rime cette comédie ? Vous voulez me faire passer pour un bluffeur ? Un mythomane, devant ces messieurs ? Monsieur Castagnier se pencha jusqu'à toucher de son front le gros ventre de son interlocuteur, et murmura :

— Mais non, mais non, calmez-vous Monsieur Amédée, c'est que Milo n'aime pas qu'on en parle et je n'ai pas envie de me faire enguirlander ; vous savez, il dit que si ce croco existe, il ne voudrait pas qu'on le tue comme un vulgaire lapin... C'est SON croco, voilà, sa mascotte. Mais, je ne vous ai rien dit, rien du tout. D'accord ?

— Comment s'il existe ? répliqua Monsieur de Clarmontel en murmurant également, il existe ce crocodile puisque... JE-L'AI-VU ! Oui, vous en doutez ? Et Makoud ? Sa chèvre ? Et la gueule du croco qu'il

nous a décrite quand il a happé un héron ou je ne sais quoi d'autre ? Grande comme ça ! Hein ? Tonnerre de Dieu !

— Remarquez que je n'ai pas dit le contraire, c'est ce que je me tue à vous répéter. Puis élevant la voix, bon, vous m'excuserez chers amis, dit-il, se tournant vers la cuisine où l'on pouvait apercevoir l'ombre imposante de Milo, mais je ne me suis déjà que trop attardé. Oui, je dois me rendre sur le terrain de boules où l'on m'attend pour la pétanque. Allez ! Bon après-midi.

Monsieur Lambert n'osait pas en faire autant par pure politesse, quant à moi, j'attendais la suite, curieux de savoir ce que, celui qui méritait bien le surnom de Tartarien de la Macta, pouvait bien avoir combiné avec les deux sergents qui semblaient partagés entre deux opinions contraires. L'un d'eux, qui semblait le plus âgé, gardait le sourcil en accent circonflexe et une moue dubitative tout en regardant le tueur de monstres, l'autre, se frottait le menton en admirant ses chaussures. C'est alors que je cru comprendre leur attitude. De Clarmontel, ne venait-il pas de tenter de les embrigader dans une chasse au crocodile pendant le repas qu'il leur avait certainement offert pour les convaincre ? Je jetai un œil vers Monsieur Lambert qui, de son côté, semblait à son petit sourire, être parvenu à la même réflexion, tandis que le grand chasseur énumérait à voix basse, à l'intention des deux sergents, de multiples arguments qu'il inventait sans doute, semblant ignorer que, « qui veut trop prouver ne prouve rien ».

Le monologue de monsieur de Clamontel fut interrompu par l'arrivée d'un petit vieux, rase motte, tout en manteau malgré la chaleur, lequel avait dû être vert bouteille et qui lui arrivait aux chevilles, un manteau qu'il avait dû emprunter à la poubelle d'un

joueur de basket. De toute évidence son quatre quart, qui frôlait le sol, était décédé d'une rafale de mitrailleuse, car même les mites les plus affamées ne font pas des trous comme ça ! Ses manches lui recouvraient les mains quand il gardait les bras ballants. Un bonnet informe qui avait dû être tricoté sous Pépin le Bref, enfoncé jusqu'aux sourcils, d'où sortait, monstrueux, un tarin violacé du plus bel effet, travaillé au marteau piqueur, au milieu d'une trogne vultueuse ; et, pour finir ce portrait, de grandes oreilles charnues et exagérément écartées, qu'il avait certainement dû emprunter à Ouvrard. L'individu devait probablement connaître les mêmes problèmes de santé que le comique troupier. Sûr que, lui aussi, devait éprouver les affres d'un foie « qu'est pas droit ». Enfin, pour parachever ce tableau plutôt caricatural, il ne reste plus qu'à rajouter l'exhalaison d'une odeur qui aurait mis en apnée prolongée une famille de putois. Fort heureusement, « la chose » avait choisi de se placer vers la sortie, tout au bout du comptoir, mais peut-être n'aimait-il pas le parfum des eaux de toilette *du dimanche*.

On dit que tous les goûts sont dans la nature, tous les dégoûts aussi forcément.

Milo surgit soudain de sa cuisine, sans doute alerté par un effluve qui ne pouvait provenir de sa cuisine. On le vit se donner une grande claque du plat de la main sur le front et fit une grimace suffisamment expressive qui reflétait toute la joie et le bonheur qu'il éprouvait, en découvrant cette ruine au relent indéfinissable.

— Putain ! Quel est le cinglé qui t'a fait sortir de ton cercueil Virus ? Bordel ! Comment tu fais ? On te croit mort, on se dit qu'on est débarrassé et voilà que tu ressors de ton trou, toujours aussi frais qu'un hareng qui aurait fait la première guerre mondiale !

Il était rare que Milo sorte une phrase aussi longue. C'était peut-être Virus qui l'inspirait ? L'objet de cette diatribe se contenta de souffler :

— Ben...

S'adressant à nous avec l'air le plus désolé du Monde, mis en verve par cette visite qu'il n'attendait manifestement pas, Milo poursuivit :

— Voyez-vous messieurs, cette poubelle à pattes, c'est Virus, celui qui se fait foutre à la porte de partout, on se demande bien pourquoi n'est-ce pas ? Et quand il ressuscite, il fait quoi ? Devinez, il se pointe chez moi pour faire fuir les clients et parce que je suis assez con pour pas le balancer aux ordures. Hein Virus ? dit-il en se tournant vers l'unique objet de son ressentiment, comme aurait dit la Camille de Corneille.

— Ben... fit le Virus en question, qui esquissa une grimace - qui peut-être se voulait un sourire - en même temps qu'il leva le bras vers le plafond pour retrouver sa main droite.

— Et voilà : « Ben », c'est son vocabulaire, faut pas croire, mais ce machin là a fait des études. T'as fait l'école, euh... L'école de quoi déjà ?

— Ben... ch'ais plus moi... l'école de... de... Pffft !

— Oh là ! C'est qu'il est bavard aujourd'hui ! Bon allez, j'te sers une bière, et en bouteille, en plus, que tu avaleras sans verre et sur le trottoir dehors s'il te plaît. J'ai pas envie que tu emboucanes davantage mes verres et mes clients. Tu pollues suffisamment le canton. Et comme d'hab', t'as oublié tes sous au cimetière, hein ?

— Ben...

Confirmé, c'était bien un sourire. Milo, tout en sortant une bouteille de son frigo, nous confia :

— Ce n'est pas le mauvais bougre, bien sûr, mais il ferait fuir mouches, moustiques et morpions, rien qu'à

l'odeur. Il débarque chez moi parce que je suis le seul à lui filer une bouteille gratuite. Ça fait bien trois mois que j'l'avais pas vu ce... Enfin, j'ai pitié. Sûr que s'il se pointait tous les jours je lui aurais mis le feu. Il y a des déchets, c'est comme ça. On peut pas perdre son temps à savoir pourquoi ils sont comme ça. La plupart du temps c'est dû au mariage paresse-alcool, ça va ensemble. Hé ! Virus ! Tu mettras la bouteille dans le cageot qui est dehors. Un léger grognement lui répondit.

Les derniers clients, les avant derniers plutôt, puisque nous étions toujours là, s'approchèrent du comptoir pour régler leur addition mais ne s'attardèrent pas à faire leurs adieux.

Les rues, le dimanche après-midi aient désertes, le Virus en question, buvant par petites gorgées, s'était assis sur le bord du trottoir, ses godillots informes, de la même couleur poussière que le gros orteil, qui osait se montrer à la fenêtre, ne risquaient pas de se faire écraser. La conversation entre nous put reprendre et, évidemment, dès la première phrase de monsieur de Clarmontel, l'un des premiers mots que l'on entendit fut « crocodile », ce qui eut pour effet immédiat de faire froncer les gros sourcils de Milo. Le regard en coin, il attendit la suite et ce fut pire que ce à quoi il s'attendait, en effet, alors que le monologue sur la bête du marais se poursuivait on entendit de la rue :
— Et... et que...et que moi, j'lai vu !

La réaction de Milo ne se fit pas attendre.

— Quoi ? Toi ? Tu as vu quoi ? Rien ! t'as rien vu. Et comment tu aurais vu quoi que ce soit ? Hein ? Tu vas te promener dans les marais maintenant ? Rigolo ! Tu sais même pas qu'il y en a des marais. Le seul endroit que tu fréquentes c'est la décharge publique avant qu'on y mette le feu... Se tournant vers nous :
n'écoutez pas ce rat d'égout, il l'ouvre juste pour

demander une bière gratos, ou pour roter. Le reste du temps il navigue au radar dans ses brumes.

— Ouais... Ben j'l'ai vu quand même..., et même qu'il était sur la route de Mosta, et même que j'étais pas seul.

— Ferme donc ton clapet, tu empoisonnes l'atmosphère. Puis se tournant vers nous : ne l'écoutez pas messieurs, il n'est jamais allé plus loin que le cimetière pour faucher des fleurs et la gare pour tendre la paluche à ceux qui débarquent.

— C'est même pas vrai... Mais j'l'ai vu... pas hier, mais avant, quand j'étais jeune.

— Toi ? Jeune ? Arrête de faire rire ton monde, ti as jamais été jeune.

— Ouais Monsieur, que j'lai vu, et même qu'on faisait du stop moi et Gamacho qu'il est mort maintenant... On l'a juste vu qui traversait la route sans s'presser.

— C'est ça, et il faisait du stop lui aussi, il fait toujours du stop d'ailleurs. Gamacho, bien sûr, il est mort, il pourra pas dire le contraire, de toute façon, il était aussi menteur que toi ! Du stop ! C'est la meilleure ! Parce que les gens sont assez azimutés pour te prendre, toi et Gamacho, pour se faire parfumer leur bagnole ? Des chèvres peut-être, mais vous deux !

— Et même..., et même qu'il allait vers les dunes, et même que nous on l'avait dit à Monsieur Joachim qui travaillait menuisier à côté le stade.

— Vouais, et Monsieur Joachim il est mort aussi, il y a au moins vingt ans.

— Vingt-deux..., et même que...

Là, nous avons senti que Milo allait exploser. Il a fait trois pas vers la porte, un torchon à la main en bousculant les chaises que Lisette avait déplacées pour balayer.

— Et même que tu vas dégager illico, et même que j'en ai marre de tes conneries, et tâche moyen de pas

revenir avant que Gamacho ait ressuscité...et même... Virus qui avait fini sa bière se leva avec une promptitude qu'on ne lui soupçonnait pas, lâcha sa bouteille dans le cageot et, tout en faisant quelques pas vers le centre ville, se retourna à demi et réussit quand même à placer :

— Si c'est comme ça... N'empêche que j'lai même bien vu... Et en plus c'est vrai...

Milo fit semblant de courir derrière lui et Virus pressa le pas tout en gardant un œil prudent sur ses arrières. Milo revint vers nous avec un bon sourire, Virus venait de lui offrir des arguments qu'il considéra comme décisifs.

— Vous voyez messieurs, quand un individu simple d'esprit, beurré la plupart du temps, franc comme un âne qui recule et plus menteur qu'un arracheur de dents, vient vous dire qu'il a vu le crocodile, c'est la meilleure des preuves que l'on puisse apporter à sa non existence. Je peux l'affirmer sans risque d'être démenti : pas une seule personne sérieuse ne vous affirmera que cet animal existe ni dans les marais, ni ailleurs, à part en Afrique noire, bien entendu.

— Pourtant Monsieur Castagnier lui, nous a bien affirmé... tenta monsieur de Clarmontel.

— Ah ! Castagnier ! Parlons de Monsieur Castagnier ! Je ne l'accuse pas d'être un menteur, notez bien, mais il est connu, dans tout Arzew jusqu'à Mostaganem, comme étant un grand blagueur et un grand farceur. Il aime rire, ça c'est sûr, mais il ne faut quand même pas prendre au sérieux ses galéjades. Tenez, monsieur Lambert, qui est digne de confiance - il est notaire - peut confirmer ce que je dis, n'est ce pas Monsieur Lambert ?

Ainsi mis à contribution le notaire, n'osa contredire Milo, d'autant que Monsieur Castagnier, il est vrai, était réputé pour ses plaisanteries. D'un signe de tête

prudent, il hocha la tête, approuvant ainsi les affirmations qui s'adressaient, en vérité, au fameux chasseur, le seul susceptible de menacer la vie du trop célèbre saurien, dont finalement, Milo ne détenait pas plus la preuve de sa présence dans les marais que de son inexistence. Mais notre Tartarien avait étudié la question, interrogé les gens autant que les livres qui concernaient la région.

— C'est bien joli tout ça monsieur Milo, mais que penser alors - chose que vous ne pouvez ignorer - de la disparition de ce monsieur Merlot de Tizi Ouzou qui, étant parti à la pêche dans ces marais n'en est jamais revenu ?

— La personne dont vous parlez, je la connaissais pas, d'autant qu'il n'était pas d'ici. Bon. Qui peut affirmer qu'il a disparu ? On l'a dit, oui, mais il est peut-être tout bonnement retourné chez lui ? Personne n'est jamais allé à Tizi pour vérifier. D'autre part, monsieur de Clarmontel, s'il a vraiment disparu, qui dit que c'est à cause d'un crocodile ? Il a bien pu se noyer d'une congestion qui l'aurait prise, être tombé à l'eau à un endroit profond, et être grignoté par les rats, les crabes, les crevettes et toutes sortes d'animaux qui pullulent là-dedans. Et, enfin, on sait qu'il était parti à la pêche, oui, mais où ? Les marais ne sont certainement pas le meilleur endroit pour pêcher, du vrai poisson je veux dire, il a pu aller à la pointe de Port-aux-Poules, être victime d'un malaise et tomber à l'eau. Ces choses là arrivent vous savez. Ensuite les courants emportent les corps et, quand on les retrouve, et encore si on les retrouve, longtemps après, ils sont tellement esquintés et grignotés de partout, qu'on ne sait jamais de qui il s'agit. Allez reconnaître quelques os, vous... Macache, plus de tête, plus grand-chose, inconnu au bataillon.

— J'entends bien monsieur Milo, mais, j'ai un peu

étudié la question pour savoir enfin de quoi il retournait car, les uns disent ceci et les autres cela, et on s'aperçoit que chacun dit la sienne sans, finalement, savoir grand-chose. J'ai donc appris que deux personnes dignes de foi, avaient vu un crocodile traverser la route et il n'y a de ça qu'un an plus ou moins. Il y a eu de nombreux témoignages depuis une dizaine d'année... Et même le petit vieux qui était là à l'instant a l'air de...

Milo l'interrompt.

— A l'air ? Oui, Virus ? Ah ça, pour avoir l'air, il a l'air, l'air d'un vieux débris oui, mais ce petit vieux comme vous dites, n'a pas encore cinquante ans ! Quant aux témoignages ou plutôt des faux témoignages, des canulars, des bobards quoi, des témoins de la trempe de Virus oui, il y en a eu, même si d'habitude ces gens là voient plutôt des éléphants roses venir prendre un dernier verre avec eux ou jouer de la trompette avec Sydney Bechet. Ou des coquins, comme Castagnier, qui blague à propos de tout. Quant à Makoud, c'est pas le mauvais bougre, mais il voit le crocodile partout dès que lui manque une chèvre ou un mouton, alors que ces bergers, se volent entre eux et même que parfois, ça finit à coups de matraques quand ce n'est pas pire. Alors...Hein ? Allez, je suis d'ici moi, et j'en connais quelques-uns qui ont parlé sans savoir après avoir confondu un marsouin échoué sur la plage avec un crocodile. Il y a eu aussi un cadavre de quelque chose comme un gros requin ou peut-être une orque, complètement bouffée et pratiquement méconnaissable et, aussi tôt, on a parlé de crocodile. Croyez-moi, vous perdrez votre temps avec ces couillonades. Profitez de vos vacances, du beau temps, de la baignade et des bons petits plats de chez Milo, ça ne sera pas du temps perdu. Croyez-moi, il y en a des centaines, pour ne pas dire des milliers, qui

sont allé près des marais, ou sur la route qui les bordent, pour le prendre en photo, en espérant que, par miracle... Vous en avez vu des photos du croco vous ? Non, bien sûr, et moi non plus. Et pourtant, il y en a qui auraient voulu la faire, la photo, tiens ! Ils l'auraient vendue aux journaux pardi ! Pensez donc ! Vous en avez vu des photos de cet animal ? Non, et moi non plus.

Ces affirmations furent suivies d'un silence pendant lequel chacun se réfugia dans le soin de vider son verre, tandis que Milo, un torchon jeté sur l'épaule, apparemment satisfait de son discours, retournait dans sa cuisine. Les deux sergents, avec un ensemble parfait sans doute dû à la pratique militaire, commencèrent à serrer les mains avant de battre en retraite, en prétextant quelque tâche urgente à accomplir. Monsieur de Clarmontel, avec un air presque implorant, gardant la main du premier dans la sienne, demanda d'une voix peu assurée :

— Alors ? C'est entendu n'est-ce pas ? Dimanche ? Je vous attendrai. Sans oublier... Là, il frota son pouce et l'index de la main droite, geste usuel bien connu, symbole de récompense pécuniaire.

— Heuh... Oui, oui, dit-il en tournant la tête vers son compagnon dont le visage ne semblait pas dire « oui, oui ».

Ils partirent, et on sentait bien que leur timide acceptation risquait fort de faire subir à notre Nemrod, une digestion plus laborieuse que celle du discours de Milo. Alors, monsieur de Clarmontel, se tourna vers le restaurateur, les poings sur les hanches, attitude qu'il semblait affectionner particulièrement.

— Bravo !... Bravo monsieur Milo ! Vous voyez ce que vous faites avec vos façons de vouloir épargner cet animal dangereux. Car, c'est bien ce que vous faites

n'est-ce pas ? Vous niez son existence avec une telle conviction, qu'on pourrait croire qu'il vous appartient ou qu'il s'agit de votre frère de lait ! Milo se tourna en haussant les épaules sans répondre.

— Vous rendez-vous compte que vous essayez de protéger cette bête féroce au risque de la voir dévorer quelqu'un d'autre, un ami peut-être ? Je n'arrive pas à croire que vous vous délectiez quand il tue quelqu'un ! Non, vraiment, je ne comprends pas, ça... ça dépasse l'entendement. Ça... ça dépasse...

Milo se retourna, et il n'avait pas la tête des beaux jours. Jetant son torchon en boule sur le comptoir, les pouces glissés dans la ceinture de son tablier, il se balançait d'avant en arrière pendant quelques secondes, toisant son interpellateur. Puis avec un calme affecté qui lui donnait l'air de Raimu interprétant César :

— Mômôsieur de Clarmontel, vous ne semblez pas vouloir considérer la chôte sous un autre jour. Tout d'abord, s'il y avait un crocodile dans ces marais, je serais le premier à le chasser et, l'ayant tué, je l'aurais fait empaillé ou naturalisé, comme vous voudrez, et je me le serais suspendu au plafond dans mon bar pour que tout le monde vienne le voir et comme ça, ma clientèle aurait été multipliée par dix. La vente des consommations par cinquante. On serait venu de tout le département et des autres certainement, pour voir ce monstre légendaire. Milo leva la main pour empêcher son interlocuteur, qui venait d'ouvrir la bouche, de prononcer la moindre parole. Attendez, ça c'est le premierement. Deuxio, si j'essaie d'empêcher les gens d'aller à la recherche de cet hypothétique animal, c'est justement parce que certains, paraît-il, ont disparu en allant se balader dans ces marais.

— Ah ! Vous voyez... tenta monsieur de Clarmontel.

— Ta-ta-ta... Je vois, mais pas la même chose que vous. Non, mômôsieur, et vous en avez fait vous-même la pénible expérience, en tout cas d'après ce que vous nous en avez dit. Ne vous êtes-vous pas enfoncé dans une fondrière d'où vous n'avez pu sortir qu'avec l'aide de Makoud ? À moins que les choses se soient passées autrement et que vous nous ayez raconté des histoires.

— Comment ? Vous osez...

— Donc, c'est bien la vérité, et, par conséquent, je ne vous accuse pas de raconter des bobards comme monsieur Castagnier, avec ses lions et la montagne où il voulait vous envoyer. Et je continue. Les gens qui ont disparu, ont probablement connu un sort bien plus funeste que celui que vous avez connu. Vous ignorez sans doute qu'il existe des trous extrêmement profonds, des fosses qu'on ne peut soupçonner à cause des herbes et de toutes les plantes qui les cachent et qu'au siècle dernier des dizaines de soldats et leurs canons ont disparu. TO-TA-LE-MENT, engloutis ! au cours d'une expédition militaire dirigée par le général Trézel. Ah ! Je vois que vous secouez la tête et que vous êtes au courant de l'histoire. Alors ? Vous qui avez fait l'Afrique de long en large et du Nord au Sud vous en connaissez beaucoup des crocodiles qui ont assez d'appétit pour bouffer des canons ?

Il y eut un silence. Le discours de Milo avait fait naître des sourires. Même lui, souriait de l'air satisfait de l'avocat qui vient de sauver la tête de son client. Seul, monsieur de Clarmontel affichait la mine renfrognée des enfants auxquels on a appris que le Père Noël n'existait pas, et tapotait le comptoir de ses gros doigts poilus. Visiblement, il ne pouvait admettre qu'il avait fait le voyage depuis Alger à cause d'un canular bien entretenu. Les arguments du cafetier-

restaurateur, protecteur des imprudents, semblaient avoir fait mouche. L'homme fit un signe que Milo comprit sur le champ, il s'empara d'une bouteille de cognac et commença à remplir les verres. J'eus beau faire signe de la main que je ne désirai pas être servi, Milo fit une moue en fronçant les sourcils, « Allez, allez, jeune militaire, ça fait digérer ». Seul, monsieur de Clarmontel ne semblait pas pouvoir digérer mais je sentais bien qu'il préparait ses arguments ; Milo n'avait pas fini de servir, que nous entendîmes une voix timide que nous ne lui connaissions pas.

— Je comprends bien mais, tout de même, les chèvres de Makoud..., et aussi son témoignage, ce ne sont pas des « on dit », des histoires sans fondement. Il y a certainement des trous, je ne le nie pas, mais...

— Mais ? Mais vous venez de le dire vous-même : il y a des trous, et une chèvre ou un homme, c'est du pareil au même. Pensez-vous que les chèvres à Makoud soient plus intelligentes que les hommes ? Au contraire, il n'y a pas plus folle qu'une chèvre. Et le témoignage de Makoud ne serait pas recevable dans un tribunal ; surtout quand il sort d'ici et d'ailleurs aussi car, vous comprenez bien qu'il n'a pas pris une carte d'abonnement chez Milo ; il est également connu dans tous les autres bistrots. Depuis qu'on lui a enseigné l'anisette il a cessé de se tourner vers la Mecque pour faire courageusement face aux bouteilles de Cristal. Vous imaginez bien qu'il va la raconter partout son histoire, et pourquoi ? Je vous le demande. Non, je vous le demande pas, je vous informe : parce qu'en général, on lui paye à boire et en particulier par ceux qui sont de passage et qui veulent qu'on leur parle de quoi ? Du crocodile. Voilà l'affaire. De plus, il aurait vu quoi ? Un oiseau au moment où il disparaissait dans l'eau ? La belle affaire ! Il y a des rats énormes qui vivent en

permanence là dedans, qu'est-ce vous croyez qu'ils aient au menu ? Savez-vous que certains ont la taille d'un gros chat, d'un chien même ? Ils font des 7 et des 8 kilos ces bestiaux ! Des monstres ! Et des dents ! Dio potente ! s'exclama Milo qui venait soudain de retrouver son italien. Moktar, si vous le connaissiez comme je le connais et comme tous ceux qui fréquentent ce respectable établissement le connaissent, a quelque peu tendance à l'exagération. Un jour, il a pêché un mérou qui était tellement gros qu'il n'a pas pu le porter jusqu'ici pour nous le montrer ; il lui aurait fallu mobiliser toute sa famille pour le faire entrer dans sa camionnette pour nous l'amener. Ah la la ! Makoud... Je crois qu'il peut faire la pige à Castagnier, allez.

Monsieur de Clarmontel, descendit son cognac d'un seul coup, comme s'il voulait se débarrasser de ce qui le retenait encore, paya ce qu'il devait puis, en se réajustant ; car son pantalon avait la fâcheuse tendance à glisser sur la proéminence de sa bedaine, nous salua du geste large d'un acteur de théâtre, « Messieurs, je vous salue bien ! », et il partit à grand pas vers son automobile qu'il garait toujours à cheval sur le trottoir d'en face.

Monsieur Lambert et moi-même, après avoir serré la main d'un Milo hilare, repartîmes dans la même direction. Avant de nous séparer à notre tour, sur la place de l'église, le notaire qui avait gardé l'air désolé qu'il avait affiché pendant la joute verbale des deux antagonistes, me demanda : « Ne croyez-vous pas que Milo vient de perdre un client ? » et, comme j'écartai les mains en signe d'ignorance, il poursuivit : — Dès qu'il est question de ce crocodile, Milo part en guerre contre tous ceux qui voudraient aller voir la bête de près. C'est un sanguin, brave homme, certes, mais là, il perd son sang froid, ce n'est pas une

attitude très commerçante n'est-ce pas ?

— Mais, monsieur Lambert, qu'en est-il réellement de cette affaire de crocodile ? Car, j'avoue que depuis que j'en entends parler par les uns et par les autres, je ne suis guère plus éclairé sur ce sujet que de Clarmontel. Entre nous, existe-t-il ou pas ?

— Effectivement, il semble bien qu'il y en eût un à une époque, mais peu sont ceux qu'a l'ont réellement vu et il est très possible qu'on ait trouvé son cadavre il y a une douzaine d'années. Toujours est-il qu'on a effectivement trouvé le cadavre d'un crocodile, oui mais il s'agissait d'un animal qui ne faisait pas plus de deux mètres de long et qui était mort depuis longtemps. Peut-être ce crocodile que les marins américains avaient dû abandonner et qui n'aurait survécu que peu de temps, quatre, cinq ans ? J'avoue que j'ignore la taille qu'il pouvait avoir quand il fut lâché mais on peut supposer qu'il ne pouvait être bien grand pour être toléré, un mois ou deux sans doute, à bord d'un navire de guerre. Il s'agissait peut-être d'un caïman capturé en Floride, plutôt que d'un crocodile, puisqu'il s'agissait de marins américains. Maintenant, je ne peux me montrer affirmatif sur la question, car n'étant pas chasseur, je ne suis jamais allé du côté des marais que je n'ai vu que de loin en roulant vers Mostaganem, pour aller visiter ma sœur à Rivoli où elle vit depuis une dizaine d'année avec son mari viticulteur. Voilà, c'est vraiment tout ce que je peux dire, je suis désolé de ne pouvoir satisfaire votre curiosité bien naturelle. On en a tellement dit sur cette histoire que la plupart des gens la considère comme une légende et il est évident que certains aiment à l'entretenir.

Nous nous séparâmes sur la place de l'église.

1. Bateau muni d'une lampe (esp. Lámpara), pour la

pêche de nuit.

8

Les obligations du service auquel j'étais soumis comme tout autre militaire – encore que je me sentais à ce sujet très privilégié – ne me permirent pas d'assister à toutes les péripéties de cette histoire parfois rocambolesque fort heureusement, amusante et souvent cocasse. Ce n'est donc que le dimanche suivant, que j'eus la possibilité de retourner « Chez Milo », dans l'intention de faire un repas différent de celui servi par la cantine de la caserne.

Contrairement à ce que j'espérais, l'ambiance était loin d'être joyeuse. Les quelques consommateurs qui étaient là, attablés ou assis au comptoir, sirotaient leur apéritif sans grande conviction. Je m'approchais de Monsieur Benamou qui était seul, assis, son journal déployé devant lui sur la table. Il leva la tête, me gratifia d'un sourire timide et du geste m'invita à m'asseoir à sa table. Aux bruits de casseroles qui me parvenaient de la cuisine, Milo semblait vouloir

détruire le matériel qui s’y trouvait. En silence, Lisette préparait les assiettes à *kémia*, en les remplissant, pour ce que je pouvais en voir, de petits poissons grillées que l’on nomme melettes¹. Craignant une mauvaise nouvelle due aux embuscades du terrorisme, je soufflai à monsieur Benamou :

— On enterre quelqu’un ? Que se passe t-il ?

— La même chose que d’habitude, murmura t’il, mais cette fois ce fut assez explosif. Milo s’est fâché contre Castagnier, ils ont même eu des mots.

— Sérieusement ? Mais à quel sujet ?

— Toujours la même histoire. Il y a tout juste une heure, Monsieur de Clarmontel était là, il buvait son apéritif avec Castagnier. Vous savez ce qui intéresse le bonhomme. Le crocodile bien sûr, mais là, profitant que Milo était occupé en cuisine à préparer le repas, Castagnier eut l’idée saugrenue de faire un pari avec monsieur de Clarmontel. Il paria 10.000 francs² que monsieur de Clarmontel ne pourrait jamais tuer le crocodile et, bien entendu, en apporter la preuve. L’autre a topé et a même dit « Le double si vous voulez ». Vous connaissez maintenant ce monsieur, je crois que c’est à juste raison que Milo l’a surnommé « Tartarien de la Macta ». L’homme est vantard et ne manque pas de présomption. Malheureusement, ils parlaient assez fort pour que Milo, qui n’est pas sourd, ait entendu malgré le bruit de ses casseroles. Il est sorti de sa cuisine comme un diable de sa boîte et s’est mis à enguirlander Castagnier plus richement qu’un arbre de Noël. Castagnier s’est rebiffé en lui disant que les conversations de ses clients ne le regardaient pas et qu’il était fatigué de le voir jouer les dictateurs. Sur ce Milo lui a répondu qu’il était maître chez lui et qu’il avait parfaitement le droit de recevoir qui il voulait. Les mots volaient aussi bas que les hirondelles par temps d’orage, jusqu’au moment

où Castagnier a déclaré qu'il ne remettrait plus les pieds dans ce bouge. Ça, c'est vraiment un mot que Milo n'a pas supporté. « Bouge ? » s'est-il exclamé, « Bouge ? Ah ça ! Et tu fréquentes un bouge depuis plus de vingt ans ? Et bien je te prierais désormais de ne plus y pointer ton museau de rat dans mon bouge ! ». Il est retourné dans sa cuisine en rouspétant comme je ne l'avais jamais entendu, autant en français qu'en italien. Sur ce, Castagnier, la casquette de travers, est sorti en maugréant, à son tour, des choses pas très gentilles sur Milo et son établissement,

— Mais, monsieur Benamou, et Tartarien ?

— Lui ? Il est parti deux minutes après, sans dire un mot. Je suppose qu'il a dû rejoindre Castagnier. Il n'était pas non plus de très bonne humeur depuis dimanche, jour où il a attendu vainement les deux sergents pendant deux bonnes heures. Comme ses vacances, pour ce qu'il en a dit, se terminent dans quelques jours, il tourne en rond comme un lion en cage. Un lion du Kenya bien entendu ! Je pense qu'il craint de s'aventurer seul dans ces marais mais, maintenant qu'il a parié avec Castagnier, il se retrouve dans une position inconfortable. Vous restez pour le repas ?

— Oui, mais j'ai oublié de réserver, je ne sais si...

— Oh ! Il y aura une place maintenant que Castagnier et de Clarmontel ont abandonné les lieux. Partageons la table si vous le voulez bien, je suis seul car mon épouse est partie à Noisy-les-Bains passer deux ou trois jours chez son frère. Mon fils aîné l'a accompagnée car elle ne sait pas conduire. Quant à moi, mes affaires me retiennent ici. Nous essaierons d'oublier cette querelle pour ne pas nous couper l'appétit.

Un quart d'heure plus tard, Milo débarqua de sa

cuisine et nous eûmes la surprise de constater qu'il avait coiffé une toque de cuisinier, verticale et plissée, dont la blancheur prouvait qu'elle avait dû rester longtemps sans tête. Nous réprimâmes avec quelque difficulté un rire qui risquait d'envenimer l'atmosphère. Il serra quelques mains puis se dirigea vers nous. Avec ce couvre chef, il avait l'air plus italien que jamais. D'ailleurs, en arrivant devant notre table, souriant, il pointa son index droit vers la toque sur laquelle était inscrit son nom en grosses lettres : Milo CANTERA.

— Croyez-vous que je sois un cuisinier d'occasion ? Que je tiens un bouge ? Moi ? Milo Cantera ? Je ne l'ai pas dit parce que je suis modeste, c'est ma nature, et pourtant les Sardes sont des gens fiers, mais j'ai gagné le premier prix de cuisine à Cala Gonone, et après un autre premier prix à Olbia et enfin un second prix à Lyon et encore, ce jour là, j'étais malade à cause du climat et c'est pour ma santé que je suis venu ici, où il fait bon toute l'année et où je me crois encore en Sardaigne. Non, mais, qu'est-ce qu'il se croit ce Castagnier ? Et lui ? Qu'est-ce qu'il a fait de bon ? Hein ? Receveur des postes ! Quelle gloire ! Il ne croule pas sous le travail lui ! On peut le voir pendant les heures d'ouverture, par ci, par là, faire ses courses, discuter avec la première charrette venue. Payé à rien foutre ! Et ça se permet de me critiquer ? Me dire « bouge » ? A moi ! Ah mais ! Monsieur Benamou, très diplomate, lui accorda que Castagnier avait eu tort, mais assura que le connaissant bien, il reviendrait se faire pardonner des paroles qu'il ne pensait certainement pas, et qu'il n'allait pas gâcher une amitié vieille de 25 ans. Là-dessus, Milo nous abandonna en nous disant que le vin que nous allions boire était offert « par la maison ».

Comme quoi que la diplomatie a souvent du bon au niveau des relations amicales.

1. Melette, petit poisson de mer. Autre nom du sprat.
2. 10.000 anciens francs de 1959 équivalaient à 160,2 euros environ (compte tenu de l'érosion monétaire)

9

Nous en étions là en attendant le début du service, et nous devisions sur les sujets d'actualité. Sur le temps qu'il me restait avant de retrouver la vie civile, sur ce que je comptais faire ensuite et, bien entendu sur les évènements récents concernant la guerre dans

laquelle la mort aveugle faisait partie du quotidien, quand la porte s'ouvrit pour laisser passage à Makoud. Monsieur Benamou et moi, avons échangé un regard, la même pensée avait traversé notre esprit : Milo. Allait-il partir une fois de plus sur ses grands chevaux en apercevant celui qui se disait le témoin oculaire de la bête du marais ?

Makoud ayant récupéré le verre d'anisette, que Lise lui avait promptement servi avant même qu'il ne l'ait demandé, était allé s'asseoir à sa place habituelle, sur la chaise qui se trouvait à côté de la porte. Les quelques clients qui consommaient au comptoir, faisaient écran entre lui et la porte de la cuisine où Milo s'affairait. L'heure de servir les repas approchait et les odeurs qui nous parvenaient de la cuisine, chatouillant agréablement mon odorat, me mettaient l'eau à la bouche. Mr Benamou, plaçait sa serviette pliée en quatre sur la table à côté de son assiette, tout en m'adressant un coup d'œil complice, auquel je répondis en souriant en me frottant le ventre du bout des doigts. La religion du bon repas, malgré presque un millier de kilomètres qui nous séparaient du pays de la gastronomie, était tout autant respectée. Contrairement à son habitude, Makoud, la moustache en berne, regardait son verre d'un air songeur, il semblait en proie à un dilemme insoluble ; des plis profonds marquaient son front buriné par le soleil, et ses lèvres bougeaient accompagnant apparemment un monologue intérieur, les sourcils froncés, il secouait la tête. Makoud se trouvait visiblement, dans une situation inextricable.

Monsieur Benamou, qui l'observait, tourna la tête vers moi.

— Je suis assez curieux, je l'avoue, est-ce que ça vous dérange si je lui demande de s'asseoir à notre table, ne serait-ce que pour lui demander ce qui semble tant

le préoccuper ?

Je lui fis signe que je n'y voyais aucun inconvénient et l'assurai que j'étais tout aussi intéressé que lui de connaître l'objet des cogitations de Makoud .

L'homme, ne refusa pas l'invitation et vint prendre place à côté de lui. Il avait seulement trempé ses lèvres dans son anisette, ce qui était bien le signe d'une grande confusion. Il nous salua d'un « B'jor M'siou Binamou, m'siou militar... », et resta là à contempler son verre. Finalement, à voix basse, il finit par répondre aux questions inquiètes de mon compagnon, tout en jetant de temps à autre un regard rapide vers la cuisine. Voici ce qu'il nous raconta : Monsieur de Clarmontel était allé jusqu'au douar où il habitait, puis, lui avait promis de l'argent pour lui servir de guide jusque vers le haut du marais, au confluent des oueds et en particulier l'oued Habra car, comme les eaux étaient à l'étiage, il pensait que le crocodile à cette période de l'année, remontait vers cet oued afin de trouver suffisamment d'eau, à moins qu'il ne choisisse les nombreux trous d'eau, cause de bien des accidents lesquels dit-on, avaient une profondeur de plusieurs mètres, voire plusieurs dizaines de mètres. De Clarmontel lui aurait offert 2.500 francs, somme appréciable pour Makoud. Ce dernier n'avait pas osé refuser, mais se trouvait bien ennuyé car le rendez-vous avait été pris pour le lendemain. De Clarmontel arriverait en auto jusqu'au douar et de là, les deux hommes, éventuellement accompagné du fils aîné de Makoud, se dirigeraient vers le sud jusqu'au moment où, après avoir abandonné le véhicule, ils partiraient à pieds jusqu'à l'embouchure de l'Habra ; non sans visiter les parties qui lui paraissaient les plus profondes que l'animal devait logiquement rechercher. Le pauvre Makoud ne savait plus comment faire, l'argent certes, l'intéressait

mais pas au point de risquer sa vie et celle de son fils, d'autant qu'il s'était bien juré de ne pas aller plus loin que les bords du marais pour poser ses pièges ou ramasser du bois de flottage, mais s'aventurer plus au sud, ne le tentait pas, surtout après la frayeur qu'il avait eue lors de l'apparition de « la grosse bête ». Il est évident qu'il n'avait jamais eu l'idée stupide de s'aventurer dans le sol meuble du marais et encore moins d'y tremper un orteil. Qu'aurait-il fait de plus là dedans ? Et quel intérêt y avait-il à s'exposer aux dangers éventuels ? Il évita cependant de prononcer le mot interdit en ce lieu.

Monsieur Benamou lui conseilla de ne pas prendre de risques, ni pour 2.500 ni même pour le double, d'autant que ce n'était pas l'argent qui devait lui manquer avec son commerce. Là-dessus, il lui fit un clin d'œil de connivence, ce qui éclaira le visage de Makoud d'un sourire gêné. Il lui indiqua que le plus sûr moyen de ne plus être sollicité par de Clarmontel, était d'être absent ce qui était relativement facile en se cachant hors du douar d'où il pourrait observer facilement, en attendant que de Clarmontel s'en retourne, car le bonhomme maintenant célèbre dans tout Arzew, devait repartir le lendemain ou le surlendemain d'après ce qu'il en avait dit. Après ce discours, Moktar se répandit en remerciement jurant qu'on ne le reverrait plus à Arzew jusqu'au départ de celui qu'il nommait « le mahboul » ce qui signifie « le fou ». Il promit de porter à Mr Benamou un gros poisson ou une paire de perdrix pour le remercier de ses conseils. Makoud se précipita vers le comptoir, y jeta quelques pièces et partit, comme pris d'une envie subite, dont on dit qu'elle est plus exigeante que l'amour le plus dévorant.

A peine avait-il franchi la porte, Milo arriva alors avec la traditionnelle salade de tomates, accompagnée

d'anchois le tout arrosé d'huile d'olive avec œufs durs, concombre en tranche, feuilles de basilic et une grande carafe de vin rosé. Bien entendu, il avait repéré Moktar et venait aux renseignements. Mr Benamou, lui raconta en quelques mots ce qu'il avait conseillé à Moktar qui avait juré de suivre son conseil. — Bien, bien, bien, c'était la meilleure chose à faire, et quand Môôsieur le grand chasseur de fauves sera parti nos pourrons respirer, par contre, ce Castagnier...

— Allons, Milo, oubliez cette querelle dont en vérité seul de Clarmontel est la cause.

— Milo, n'oublie pas les affronts et les insultes.

Bouge ! Ah-Ah ! Si Castagnier vient pour me faire des excuses, ça va, sinon, ça n'ira plus entre lui et moi, parce que pour moi, le *bouge*... ça se digère pas comme un yaourt. Bon appétit, après ça vous avez des loups² magnifiques que je suis allé chercher moi-même, ce matin, au bateau de Caraïco, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas sauté dans le panier ! Avec des petits champignons sautés aux herbes et du cœur de fenouil, Mmmmm ! J'y retourne, Lisette fera le service parce que la cuisson des loups, faut avoir le nez dessus.

Sur ce, Milo retourna dans sa cuisine en sifflotant.

Une question que je me posais depuis quelques temps déjà me tarabustait, il me sembla ne pas paraître trop indiscret en la posant.

— Excusez ma curiosité mais, comment se fait-il que Makoud soit la plupart du temps ici, à Arzew, alors que Port-aux-Poules est bien plus près de chez lui ? De plus, vous avez parlé de « commerce », bon, je sais qu'il vend parfois du poisson et d'autres fois le produit de son braconnage. Ce n'est pas moi qui critiquerais quelqu'un qui se débrouille comme il le peut pour faire vivre sa famille, mais il pourrait tout autant le

faire à Port-aux-Poules non ?

Mr Benamou se caressa le menton d'une main tandis que de l'autre il tenait un morceau de tomate en suspension au bout de sa fourchette. Il sourit, reposa sa fourchette, et se pencha vers moi.

— C'est à Port-aux-Poules qu'il vend d'abord son gibier, mais comme il y a aussi des pêcheurs là-bas et évidemment des bateaux de pêche, les gens n'attendent pas Moktar pour manger du poisson, quoique les prix qu'il pratique soient plus intéressants que chez le poissonnier ou même au port à la criée quand les chalutiers arrivent. Ce n'est qu'après qu'il vient jusqu'ici pour vendre ce qui lui reste ; à moins qu'on ne lui ait passé une commande, perdrix, gangas, lièvres ou tout autre chose. D'ailleurs Milo lui demande de lui apporter une chose ou l'autre quand il en a besoin, et Makoud a l'habitude de ce que désire Milo.

Comme je ne disais rien, me contentant d'approuver de la tête, Mr Benamou n'ayant pas recommencé à manger, j'attendais la suite car je sentais bien, après l'air de connivence qu'ils avaient discrètement échangé tous les deux, qu'il y en avait une car, somme toute, mon interlocuteur n'avait fait que me confier ce que je savais déjà. Mr Benamou, sourit à nouveau et murmura :

— Bon, vous êtes un garçon discret je pense et je peux sans doute vous confier un petit secret... Quoique les secrets dans une petite ville... Mon hochement de tête fut certainement assez explicite et il continua, voilà, Makoud possède ici, une clientèle un peu particulière à laquelle il vend peut-être du gibier, mais autre chose, quelque chose qu'il cultive... Vous ne voyez pas ?

— Une culture... particulière, non ? Du cannabis ?

— Chutt ! Certaines personnes ici le savent mais

certainement pas tout le monde. Les arabes, qui sont les principaux consommateurs, appellent ça du kif, et croyez-moi, c'est sans doute d'un bon rapport. Par conséquent, l'argent promis par de Clarmontel est peut-être une somme pas très importante pour lui mais pas davantage pour notre ami Makoud, qui paraît être assez démuné, possède une camionnette antédiluvienne, est vêtu comme un paysan de son douar, n'en est pas moins assez aisé. Ces gens, comme certains européens d'ailleurs, n'aiment pas montrer qu'ils possèdent de l'argent. De plus, je crois bien avoir surpris dans son langage que, quelques uns de son douar jardinent également, dans les bois alentour à l'abri des regards. C'est lui qui récolte la production des uns et des autres, fait ses prix, transporte et vend ici plutôt qu'ailleurs car c'est ici qu'il a ses plus fidèles clients. Bien entendu la culture du kif est interdite et il doit se montrer discret, mais vous savez, en ce moment les gendarmes ont bien d'autres soucis et d'autres tâches à remplir. Enfin, il faut reconnaître que la consommation pour ceux qui fument est assez réduite ; la plupart ne fument que le soir après le travail et après avoir mangé et ne fument qu'une pipe au foyer minuscule emmanchée d'un long tuyau très fin que l'on appelle « sibsi » chez eux. Maintenant, je ne vous demanderai pas de jurer, je vous fais confiance. Il y a des choses beaucoup plus importantes et graves dans la vie, et surtout avec ce que nous vivons en ce moment.

— Soyez tranquille, je ne jure jamais mais je peux vous donner ma parole.

— Je l'accepte volontiers, mais croyez-moi, ceux qui fréquentent cet endroit vous ont jugé et accepté, autrement dit, vous avez été adopté.

Assez fier de ce que je venais d'entendre, je remerciais Mr Benamou, et nous nous mîmes à

dévoré le contenu de nos assiettes avec le plus grand plaisir du monde.

C'est Milo lui-même qui vint nous servir ses fameux loups grillés au fenouil, en nous assurant que nous allions nous régaler, ce dont nous ne doutions d'ailleurs pas. Il avait l'air heureux et apparemment avait mis de côté sa dispute avec Castagnier. Il fit une grimace, se pencha pour masser son genou gauche. — Aie-aie-aie les enfants, le genou de Milo sonne l'alerte ! Le mauvais temps se prépare. Quand une pointe d'acier me traverse le genou c'est encore plus précis que le baromètre. Bon, je vous laisse manger et, si vous voulez encore des champignons, demandez à Lisette, elle vous les portera. Sur ce il s'éloigna en boitillant.

1. Le Ganga est aussi nommé perdrix grise
2. Bar de Méditerranée

10

Le lendemain, vers dix heures, alors que j'avais réintégré le central téléphonique, de gros nuages noirs arrivèrent du Sud-ouest, donnant ainsi raison au genou de Milo et, soudain, un véritable déluge noya la ville en quelques minutes. Il avait fait beaucoup trop chaud et finalement cette pluie était la bienvenue. Dans la caserne, depuis la fenêtre du central téléphonique, je m'amusais à voir galoper ceux qui

traversaient la cour. Au loin, on entendait le grondement sourd de l'orage. Le bruit était continu et donnait l'impression qu'un rouleau compresseur gigantesque, dévalait du ciel sur la terre, faisant trembler les vitres et les boiseries. Le ciel devint aussi sombre qu'à la tombée de la nuit. Il n'avait pas plu depuis des mois. En regardant sur ma table, la grosse grappe de raisin blanc que je destinais à mon dessert, je pensais que les vigneronns l'avaient échappé belle car ces orages d'été ou de fin d'été, amènent souvent la grêle, et les désastres dans les cultures sont souvent considérables. La porte s'ouvrit brusquement pour laisser passer Célestin Fagailoux, trempé jusqu'aux os ou presque.

— Putaing ! Ça surprend ! Juste au moment où je venais te porter le papelard des tours de garde de la semaine prochaine, tiens, fait le sécher à quelque part. Oh guai ! En courant j'ai cogné que j'ai failli m'estramasser et me manger la cour. Misère ! Bon, je reste un peu, je vais pas me la reprendre hein ? Vé ! La cour, on dirait une piscine maintenant ! S'exclama t-il en regardant par la fenêtre. Je partirai quand y aura des bateaux ! En attendant je vais m'en fumer une petite.

Comme il voulait avoir des nouvelles de *mon* bar, je lui racontais un peu les derniers évènements et, en particulier ceux qui concernaient de Clarmontel.

— Hé ! Tu y crois, toi, à ces histoires de crocodile ?

— Franchement, je ne peux te répondre ni oui, ni non. Les avis sont partagés. En réalité, je crois qu'il y a eu effectivement un crocodile dans ces marais, mais aujourd'hui, c'est devenu une légende. Enfin, je ne peux jurer de rien. Comme Makoud qui vit près du marais a affirmé qu'il y est vraiment, qu'il l'a vu, et prétend que deux de ses chèvres se seraient fait bouffer aussi par ce qu'il appelle « la grosse bête »,

mais d'autre part, comme on dit que c'est un blagueur, enfin, j'en sais rien et j'irai pas vérifier.

— Et le type là, le fadoli ?

— Le quoi ?

— Ouais, le cacou, çui qui voulait aller se flinguer le croco là, il est allé ou quoi ?

— Ah oui, tu parles du grand chasseur de fauve. Et bien il devrait y aller aujourd'hui d'après ce que j'ai compris, mais ça m'étonnerais, parce que ceux qu'il voulait embaucher, lui ont fait faux bond. Deux sergents qu'il avait rencontré on ne sait où, et un berbère qui habite près des marais qui ne veut pas y aller même pour 2.500 francs.

— Oh putaing ! Pour 2.500 balles, j'y serais allé moi, mais je suis de service toute la semaine. C'est con ! Fagailoux profita d'un moment d'accalmie pour repartir, tandis que je plaçais le papier mouillé qu'il m'avait confié, bien à plat sur une vitre de la fenêtre. L'orage n'avait pas duré. Déjà, entre les nuages le soleil cherchait à percer. En ce qui concerne la suite des évènements, je dois avouer que ce que je sais, je ne l'ai appris que trois jours après chez Milo.

11

Voici ce qui me fut raconté.

Mr de Clarmontel s'était rendu, comme il en avait convenu avec Makoud, au douar où il avait sa maison. Ce dernier, ayant suivi les conseils de Mr Benamou, demeura introuvable et avait sans doute averti ses voisins de jouer l'ignorance. Il était environ huit heures du matin quand de Clarmontel, furieux, reprit sa 403 Peugeot et s'éloigna vers le sud en suivant la piste.

A partir de ce moment, on considéra qu'il avait disparu.

On retrouva sa voiture abandonnée, à quelques centaines de mètres de l'embranchement de la départementale D5 venant de Saint Denis du Sig, et de la D82 qui rejoint la nationale 11. Soit non loin de la zone humide des marais.

Ce véhicule ne fut aperçu par des fellahs que deux jours après le passage de Mr de Clarmontel au douar où habitait Makoud, c'est-à-dire le jour où avait eu lieu un énorme orage qui avait éclaté sur les montagnes de l'Atlas, et au dessus de la ville de Saïda. Sa disparition fut rapidement signalée, en effet, devant cette énorme inondation des marais, Makoud, qui était le fils du chef décédé du douar, craignant qu'on ne l'accuse de la mort de ce « roumi » qui, à ses yeux, quoique fou, était probablement un personnage important, sautant dans sa camionnette, était parti en

trombe (ce qui avoisine les 60 km/h) signaler à la gendarmerie de Port-aux-Poules cette tragique disparition qu'il craignait, vu l'état de guerre, de voir imputée à la population de son douar.

L'enquête de gendarmerie révéla que son automobile avait tout d'abord été aperçue très tôt à Port-aux-Poules. Le gérant de la station service « Lampo Quero », affirma qu'il avait fait le plein de cette voiture, il s'en souvenait d'autant mieux qu'il était aux environs de 7 heures et demi et que son conducteur vêtu comme un militaire avait l'air bizarre, « Il allait et venait comme s'il avait quelque chose qui le démangeait quelque part. Il a payé en liquide et il est parti à fond avant même que je lui rende les six francs de sa monnaie..., je les ai mis de côté au cas où il repasserait, mais je l'ai plus revu. En tout cas, il n'était pas d'ici, d'ailleurs, j'ai remarqué que sa 403 était immatriculée dans l'Algérois. »

Makoud, qui était passé chez Milo le jour même de sa déclaration aux gendarmes, a raconté – en donnant une version plus complète – que, suivant les conseils de Mr Benamou, il s'était bien gardé de se montrer et, caché derrière un bouquet de pistachiers sauvages, avait observé de Clarmontel quand il s'était arrêté au bord du douar. Il avait klaxonné. Puis, après avoir attendu quelques instants, était descendu de son véhicule afin d'interroger plusieurs de ses voisins qui firent de grands gestes en signe d'ignorance. Enfin, après avoir crié à plusieurs reprises le nom de Makoud, ce qui eut pour effet de faire fuir tous les enfants qui s'étaient rassemblés autour de sa voiture ; l'homme, semblant très en colère, était reparti du côté des embouchures des oueds.

Peu après, vers 9 heures, l'orage avait éclaté au sud. Les oueds avaient brusquement gonflé, les eaux étaient montées rapidement dans le marais un quart

d'heure après. En peu de temps les parties du marais, qui se trouvaient presque à sec, étaient noyées. Par prudence, chacun, en voyant le ciel s'assombrir au Sud, s'était préventivement, réfugié chez lui. Makoud pensait que le « mahboul » ne l'était pas au point de ne pas faire comme eux. Il attendit que la voiture du *Missiou* repasse en sens inverse. Ce ne fut pas le cas. Venu raconter cette tragédie chez Milo, le pauvre fellah poussait des soupirs à fendre l'âme et dû avaler pas moins de trois anisettes en guise d'anxiolytique avant de reprendre la route vers Port-aux-Poules afin de rejoindre son douar et sa famille qui, ne le voyant pas revenir immédiatement de la gendarmerie, versant des flots de larmes, se lamentait l'imaginant déjà en prison.

Tous ceux qui le connaissaient, firent le deuil d'Amédée, Ruffin de Clarmontel. On ne plaisantait plus. On ne se moque pas d'un mort, surtout de quelqu'un décédé tragiquement. Rapidement le funeste évènement, fit le tour de la ville.

Bien entendu, dès le lendemain de cette disparition, on effectua des recherches. Les eaux ayant baissé presque aussi rapidement qu'elles étaient montées, car les énormes vagues s'étaient, dans leur élan, jetées dans la mer emportant une partie de la plage et formant ainsi un profond chenal. On sonda quelques trous d'eau de la rive ouest du marais mais, après cet énorme orage, ils étaient si nombreux que les chercheurs ne se faisaient aucune illusion. Il faut bien dire que si personne ne comptait retrouver l'homme vivant, peu pensaient, à tort ou à raison, que l'on retrouverait son cadavre, à moins qu'il n'ait été porté par le flot énorme jusqu'à la mer, ce qui ne sembla pas être le cas. Chez Milo, les commentaires allaient bon train ; en particulier sur l'état éventuel du cadavre lequel, s'il devait être retrouvé un jour, risquait fort

d'être méconnaissable. La chose s'était déjà produite. Quand chacun eut épuisé le registre des images abominables, lesquelles ressemblaient fort à des souvenirs de films d'horreurs, on regretta les moqueries dont Mr de Clarmonel avait été l'objet, et l'on finit par s'enfermer dans un silence de veillée mortuaire. Milo lui-même, semblait affecté par la disparition du personnage lequel, quoiqu'il ait pu en dire, avait amené une ambiance inhabituelle et un sujet de conversations drôles, parfois passionnées, pour ne pas dire houleuses... Et quelques clients supplémentaires.

Inévitablement, deux jours après ce tragique évènement, les journaux passèrent un article très court qui ne faisait pas état de l'importance de l'orage qui avait eu lieu. En effet, Oran et ses environs immédiats ne connurent que peu de pluie, fait banal, qui avait rafraîchi la ville et n'avait pas nécessité de sortir un parapluie. Les habitants d'Arzew, de Port-aux-Poules, Damesme, Saint Leu, haussèrent les épaules en lisant l'Echo d'Oran qui relatait la disparition de Monsieur de Clarmonel.

Voici, en résumé l'article que j'ai pu relever, avec le titre du journal et la faute de typo sur le nom de cette personne :



2

Le mystère de la disparition d'un ingénieur algérois. A la suite de ce qui semble être une excursion due, semble t-il, à une curiosité bien naturelle, dans les marais de la Macta, Monsieur Amédée, Ruffin de Clarmonel, 51 ans, natif d'Avalon (Yonne), ingénieur agronome à Alger, dépendant de l'Office de Défense et

Restauration des Sols, a disparu. Son automobile a été retrouvée à proximité des marais. S'agirait-il d'une nouvelle victime du fameux crocodile qui, dit-on hante ces lieux ? Les recherches effectuées par les militaires aidés par quelques habitants de cette région, sont restées vaines. R.A



12

Dans le bar de Milo, l'ambiance était morose. Nul n'aurait parié que l'on retrouverait le corps de celui que plus personne n'osait appeler « Tartarien de la Macta », surtout après le pari que Mr Castagnier avait fait avec lui. Rongé par le remord, il ne se montrait plus chez Milo avec lequel il était d'ailleurs fâché, mais on ne le rencontrait plus nulle part qu'au bureau de poste pendant les heures d'ouverture.

Bien entendu, l'épouse de l'infortuné et ses enfants furent avertis du drame qui s'était déroulé et l'Echo

d'Alger répercuta l'évènement. Le troisième jour, on craignait fort que le corps de Mr de Clarmontel ne soit jamais retrouvé non seulement à cause de l'étendue des marais, lesquels, sous la vague énorme qui avait déferlé, avaient plus que doublé la superficie qu'ils occupent en saison sèche, mais aussi des importants trous d'eau dont certains avaient plusieurs dizaines de mètres de diamètre et d'autres qui comptaient, disait-on, au moins autant de profondeur, et qui étaient, de ce fait inexploables, le limon était lui aussi impraticable à cause de l'épaisseur de sa couche gorgée d'eau, sur laquelle il était impossible de poser le pied sans s'enfoncer jusqu'au genou. En une heure de temps, les marais étaient devenus méconnaissables à cause des branches, des troncs, des buissons et des pierres parfois énormes, arrachés aux rives des oueds par la force des eaux. La route qui reliait Oran à Mostaganem, avait été coupée car son revêtement avait été arraché sur une quinzaine de mètres et la partie supérieure du soubassement était en cours de consolidation.

Pour chacun d'entre nous, si l'on retrouvait le corps de Mr de Clarmontel, ce ne pouvait être que sous forme de cadavre, et chacun de citer l'exemple d'un corps que l'on n'avait jamais pu identifier. Tout le monde se souvenait de ce malheureux, martyrisé par les flots, que l'équipage d'un lamparo eut l'horrible surprise de ramener une nuit dans son filet. Il fut finalement enterré avec, sur une croix de bois, cette mention INCONNU, suivi de la date à laquelle il avait été découvert.

La vieille Berbère Mabruka était veuve ; son mari et ses deux fils avaient été tués en 1946, alors qu'ils manipulaient des explosifs dans la mine de fer de Sebabna. Depuis, presque aveugle, elle vivait seule avec ses trois brebis, ses quelques chèvres et un bouc irascible. Elle cultivait aussi des légumes. De temps à autre, l'un des habitants du douar où vivait Makoud, allait lui porter de la farine avec laquelle elle confectionnait ses galettes de pain sans levain. Elle n'avait pas de grands besoins et recevait peu de visite, d'autant que, depuis son veuvage, elle préférait la solitude. Si l'inondation se produisit en contrebas de sa maison laquelle, fort heureusement ne fut pas touchée, elle n'épargna pas son modeste jardin qui se trouvait dans la zone où la terre était la plus fertile, mais aussi dans la zone ravagée. Deux jours après, elle voulut se rendre compte des dégâts qu'il avait subi et, en même temps, essayer de retrouver son bouc qui lui, avait disparu le lendemain de l'inondation. Du jardin, il ne restait rien qu'un tas de boue, de pierraille et de branches brisées. Au pied du seul arbre qui marquait la zone épargnée par la puissance des flots, elle retrouva son bouc. Elle l'appela en vain, l'animal, fidèle à la réputation de sa race, ne voulut rien entendre, la matraque à la main – compagnon dont elle ne se séparait jamais et qui lui servait d'appui – elle s'avança avec précaution vers le bouc qui lui, avait déjà goûté du bâton. Soudain elle entendit un bruit étrange que, malgré son grand âge, elle ne put associer à l'animal. Elle leva la tête et

aperçut vaguement une chose blottie dans les maigres branches de l'arbre dénudé. Cette chose informe semblait bouger, mais elle fut incapable, avec ses yeux atteints par la cataracte, de distinguer de quoi il s'agissait, quand elle entendit « Au secours, Madame ! ». Fort heureusement, malgré tous ses handicaps, elle n'était pas sourde.

Monsieur Amédée, Ruffin de Clarmontel venait d'être retrouvé.

C'était cette chose étrange, désespérément accrochée aux branches depuis la veille, mais qui ne pouvait en descendre par peur de devoir affronter le bouc de Mabruka. Quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant éloigné l'animal d'un bon coup de trique, elle vit descendre de l'arbre, une sorte de statue de boue mouvante, qui ressemblait de très loin à un être humain, mais, à l'évidence, plutôt à l'un de ces démons qui hante plus l'imagination des gens que les arbres squelettiques ! Elle poussa un cri et s'enfuit en croyant qu'il s'agissait d'un « djinn¹ » tout droit sorti du ventre du marais et que l'inondation aurait dérangé. Alors, la « chose » l'appela d'une voix si misérable que son vieux cœur de femme y fut sensible et que l'idée d'un djinn s'éloigna aussitôt. Elle revint sur ses pas.

Avec beaucoup de difficulté, « la chose » extraordinaire parvint à descendre de son perchoir, non sans glisser sur la dernière branche à cause de la boue dont, tout comme lui, elle était enduite. Il se retrouva le cul dans la gadoue. Fort heureusement, l'homme réussit à dire « min fadlik », ce qui signifie « s'il te plaît », l'une des rares expressions qu'il avait appris dans ses conversations avec Makoud, quand il le pria de l'accompagner dans sa chasse au crocodile.

Finalement, ayant suivi la vieille femme, Mr de

Clarmontel, put retrouver figure humaine après s'être suffisamment débarbouillé. Mabruka était une brave femme, il abandonna donc les vêtements boueux qu'il portait et les quelques billets de banque dégoulinants qu'il avait destinés à Makoud, et reçut en échange une djellaba légère et un burnous de grosse laine qui avait appartenus au défunt mari de Mabruka. Après s'être restauré et dormi une douzaine d'heures, ayant repris quelques forces mais ne se sentant pas la force de désembourber les roues de sa voiture, stationnée plus loin, il partit à pieds vers le douar de Makoud. Celui-ci cru avoir affaire non pas à un djinn mais à un fantôme revenu pour le châtier de sa défection. Les choses s'arrangèrent pourtant et Makoud, heureux d'être pardonné, se mit au volant de sa camionnette et put reconduire Mr de Clarmontel à Arzew et, en premier lieu chez Milo où, pour ne pas risquer de la perdre, il avait pris l'habitude de laisser la clef du petit studio qu'il avait loué le jour de son arrivée.

Dire que l'apparition soudaine de Mr de Clarmontel déclencha une explosion de surprise et de joie serait diminuer considérablement l'effet que produisit ce revenant en burnous. Tandis que quelques-uns s'étouffaient de rire, on se pressa autour de lui, on le bombardait littéralement de mille questions auxquelles on ne lui laissait pas le temps de répondre. Il est vrai que sa verve avait quelque peu tari en même temps qu'avait disparu sa suffisance. Milo, qui coupait du bois pour son four, alerté par ce vacarme soudain, se précipita pour prendre le revenant dans ses bras. Il en bégayait et ne fut pas loin de verser une larme. Le bruit de cette réapparition, pour ne pas dire résurrection, courut dans tout Arzew à la vitesse du son. Le correspondant local de l'Echo d'Oran, téléphona moins d'une heure plus tard, pour annoncer la nouvelle qui parut le lendemain à la Une parmi tous

les autres articles moins réjouissants. On téléphona aussi à la gendarmerie de Port-aux-Poules, pour signaler la réapparition de celui que l'on croyait perdu. Après avoir été informée qu'une sépulture était inutile, la veuve éplorée économisa une tenue de deuil.

Le lendemain de son retour au monde des vivants, les bouchons des bouteilles de champagne sautèrent joyeusement chez Milo à l'heure de l'apéritif. Dans l'allégresse générale, Mr Castagnier, qui avait tenu à en payer quelques-unes, en profita pour faire la paix avec Milo qui, pour témoigner qu'il ne lui tenait plus rigueur de ses propos, lui envoya une énorme tape dans le dos. Le bar n'arrivait plus à contenir tous les curieux qui arrivèrent dès qu'ils connurent la nouvelle. Ils furent nombreux d'autant que la boisson coulait à flots ! Ce n'est pas tous les jours que l'on peut boire gratis ! Bien entendu, Mr de Clarmontel, qui ignorait qu'un facétieux venait de transformer son prénom « Amédée » en l'arabisant en « Ahmedé » à cause du burnous, ne se fit pas prier pour raconter son histoire dont voici le résumé, de ce que l'on me rapporta quelques jours plus tard :

Après être passé au douar où habitait Makoud, il reprit, fort en colère, le chemin vers le sud. Ne pouvant continuer à cause du terrain trop mou et craignant de s'enliser, il abandonna sa voiture et partit à pied vers le plus proche des oueds qui se jettent dans le marais, celui qui est le plus à l'ouest et qui semble aussi être le plus important. Évidemment, il avait entendu les roulements du tonnerre, mais le ciel était bleu et les nuages noirs lui semblaient très éloignés. Il s'approcha de la limite du marais et le longea avec difficulté, il n'y était pas entré car ce n'était pas son intention mais il voulait arriver à proximité d'un grand trou d'eau, dont il voyait briller

la surface dans les rayons du soleil déjà haut dans le ciel. Il avait armé son fusil et se tenait près à faire feu à la moindre apparition du monstre, quand soudain, il entendit un grondement qui se rapprochait et qui se confondait avec les fracas intermittents du tonnerre. Comprenant que le mauvais temps ne lui permettrait pas de continuer, il se fit une raison et renonça à son expédition. C'est donc en revenant sur ses pas, suivant la rive incertaine du marais, avec un peu moins de difficulté car il s'en était éloigné d'une cinquantaine de pas, que le grondement s'amplifia jusqu'à devenir soudain un énorme fracas. C'est alors qu'il se retourna pour voir arriver sur lui un véritable mur d'eau. Il fut enlevé du sol comme un vulgaire bouchon de liège, roulé, en tous sens, avec des pierres et des branches ce qui lui donna l'impression de se trouver dans le tambour d'une machine à laver géante. Fort heureusement pour lui, il se trouvait relativement loin du bord du marais sinon il eût été roulé jusqu'à la mer ! Toujours est-il que, jeté sur la berge, après avoir perdu connaissance, il ne reprit conscience qu'à la tombée de la nuit alors que le calme était revenu. Epuisé, endolori, saignant du cuir chevelu, il pensa que sa dernière heure était arrivée et qu'il allait rendre son dernier soupir, là, allongé dans la boue, au milieu des ruines de végétation et de pierres erratiques. Il ne se souvient pas s'il perdit connaissance ou si, fourbu, brisé, exténué, il s'était endormi, ayant oublié le crocodile.

Le lendemain, le soleil brillait déjà à l'horizon, quand il recouvrit en partie sa lucidité. Il se leva avec difficulté, souffrant mille douleurs, mais après quelques minutes, il put constater qu'il était entier et qu'il ne lui manquait ni bras, ni jambes, ni même une dent. Malheureusement, son fusil avait disparu avec son chapeau de brousse. Il marcha avec une infinie

lenteur vers le Nord, jusqu'au moment où, épuisé il s'adossa à un arbre totalement dépouillé de ses feuilles. C'est là, qu'une vieille femme, le découvrit, l'emmena chez elle, le soigna, et lui donna des vêtements propres – en l'occurrence, la djellaba et le burnous qu'il portait à son retour –, il lui abandonna les siens.

Il nous confia aussi que s'il était venu dans la région, ce fut à la suite d'un pari (ce qui réjouit particulièrement Mr Castagnier), qu'il fit avec l'un de ses collègues originaire d'Oran, qui, chose étrange, ne semblait pas croire à ses exploits, et auquel il assura que si un crocodile se trouvait dans les marais de la Macta, il en ramènerait la peau. Malheureusement cet énorme orage l'avait empêché de retrouver l'animal, sinon...

Ce fut là toute la narration de son aventure dans laquelle il ne manquait que ce que nous apprîmes par la suite et qui ne pouvait que le desservir et le ridiculiser : l'anecdote du bouc qui l'avait obligé à trouver refuge sur un arbre, et où il dut passer une nuit et un jour entier, pour échapper à ce nouveau danger, détail que nous n'apprîmes qu'un peu plus tard, quand Mabruka se confia à Makoud, alors que Mr de Clarumontel, ayant humblement serré quelques mains en guise d'adieu, était retourné chez lui avec sa 403, retrouvée et nettoyée.

Bien entendu, nous ne sûmes jamais ce que put raconter de ses exploits, après son retour à Alger, celui qui, après avoir été surnommé « Tartarien de la Macta », avait hérité de « Monsieur Ahmédé », auquel on pouvait rajouter « fils adoptif de Mabruka ».

On parla encore longtemps de ce personnage à Arzew et dans les environs, conversations dans lesquelles chacun apportait sa version et ses opinions. C'était en quelque sorte, une saine récréation qui distrait de

la triste actualité de cette époque.

14

Durant les six ou sept mois qui suivirent ces évènements, cocasses pour la majorité des gens que j'ai connu là-bas, et peu glorieux pour le sieur Amédée, Ruffin de Clarmontel, qui s'en tira à bon compte malgré tout, n'ayant perdu dans l'aventure, à part sa suffisance, que son fusil et sa casquette (lequel, en échange, emporta, en guise de trophée, le burnous et la djellaba de Mabruka), il n'advint rien de

particulièrement notable. Régulièrement, j'allais faire un tour chez Milo pour rompre la monotonie de ma vie militaire. L'ambiance du café devenait plus morose à mesure que les jours passaient. Les franches rigolades se raréfiaient. Chacun avait repris son petit train-train, travail, vie familiale et lecture attentive et inquiète des journaux. La fin de mon service militaire approchait. Après vingt-huit mois, je savais qu'il me serait difficile de reprendre les études. Fagailloux, qui était devenu mon inséparable compagnon, ne cessait de me seriner le décompte des jours : « Ho ! collègue, 43 au jus ! » ; « Oh zé ! 28 jours la quille ! ». Il ne manquait pas un jour. Il est vrai qu'après 28 mois, l'approche du jour libérateur, ne pouvait que ragaillardir les cœurs. Au réfectoire on chantait plus souvent, on riait pour une blague éculée, on racontait notre avenir comme si on l'avait déjà vécu. C'était tracé. Et, bien entendu, l'horizon ne pouvait être autrement peint qu'en rose.

Chez Milo, il semblait, aux habitués qu'Amédée de Clarmontel avait emporté le fameux crocodile dans son bagage et les parties de rires avec lui. Certains évoquaient parfois le personnage, avec, semble t-il, un petit accent de regret. Castagnier et Milo avaient retrouvé leur amitié complice. Picolo Bill, picolait toujours avec la même ferveur. Le samedi soir les beloteurs belotaient, quant à moi, il me semblait que l'anisette n'avait plus vraiment le même goût tandis que Fagailloux se préparait déjà à raconter à ses parents et amis, l'histoire du crocodile et d'Amédée le grand chasseur, nouveau Tartarin à la mode oranaise. Je l'imaginai déjà gonfler l'anecdote en bon Marseillais converti à la kémie de chez Milo et aux blagues du cru. Nous nous étions promis de rester en contact

Déjà, les nouveaux venus, ayant été mis au courant du

fonctionnement du standard, avaient commencé à prendre ma place, ce qui me permit une plus grande liberté, alors que l'on parlait d'un imminent rapatriement. Je décidais d'aller faire mes adieux chez Milo, en prenant mon dernier repas. C'était le samedi soir. C'est le jour où j'entendis « 10 jours la quille mon collègue ! » que l'évènement se produisit.

L'ambiance me parut différente, on chuchotait par petits groupes. La radio, placée dans la cuisine, qui, habituellement diffusait en sourdine les chansons qu'aimait Milo, était devenue muette. Quelqu'un dit : « J'ai écouté les infos de midi. On nous dira plus rien maintenant. On en saura plus demain matin sûrement ».

Apparemment, personne n'avait oublié d'écouter les informations de la radio. Milo faisait de courtes apparitions pour glisser quelques mots à Lisette, et retournait dans sa cuisine. Son épouse, comme d'habitude le samedi soir, se battait avec les casseroles.

Évidemment, j'ai immédiatement pensé à une mauvaise nouvelle concernant des habitants de l'agglomération. Un attentat certainement, comme il y en avait de plus en plus.

Monsieur Escolano me fit signe d'approcher du groupe dans lequel se trouvait également Mr Benamou et quelques autres habitués. Mr Castagnier se pencha vers moi, il ajouta le pouce en direction de la cuisine :

— Il ne pourra pas dire le contraire cette fois. Hé !

— Que se passe t-il ?

— Il se passe qu'un adjudant a disparu dans ou près des marais, il y a des dizaines de militaires là-bas qui fouillent partout, interrogent les habitants des douars. Fouillent pour trouver des armes. Ça m'étonnerait que les kabyles qui vivent là, y soient pour quelque chose,

ceux-là se tiennent tranquilles habituellement. À mon avis, comme ça fait trois jours aujourd'hui, il a dû se faire bouffer...

— Bouffer ?

— Chuttt ! Pas si fort. Le Milo est devenu muet comme un mériau. Ça fait un bon bout de temps qu'on n'avait pas entendu parler du croco !

— Comment ça, le croco ? On est sûr ?

— Ils l'ont même dit à la radio ce matin et ils l'ont répété cet après-midi à dix-sept heures... Pour être honnête, ils ont dit « peut-être » à cause des marais et de ce qu'on raconte depuis des années, mais certains pensent que le type a été enlevé par des fellouzes.

— Mais qu'est-ce qu'un militaire faisait tout seul dans les marais ? Est-ce qu'on est sûr qu'il était là-bas ?

— Sûr, on peut pas dire, en tout cas, c'est par là que l'armée le cherche. D'après ce qu'on a pu savoir, cet adjudant appartient au S.C.A, le Service Photographique des Armées, et il faisait des repérages pour un film sur la région.

Mr Benamou venait d'arriver en compagnie de Mrs Castagnier et Lambert avec lesquels il semblait en grande discussion. Ils se joignirent à nous. Mr Castagnier s'adressa à voix basse à Mr Escolano :

— Alors ? On en sait davantage ?

— Pour l'instant rien.

— Vous croyez à l'enlèvement ? Ou plutôt à...

— Ne parlez pas de ça malheureux ! Milo fait la gueule à cause de la radio. Il a poussé une gueulante ! « C'est tout ce qu'ils ont à dire ces cons là ! », qu'il a dit. Depuis il est dans sa cuisine qui rouspète après la mayonnaise, les bouchons des bouteilles qui se cassent, le pain qui n'est pas assez cuit ou qui l'est trop, et la salade mal lavée par sa femme.

Finalement, il y eut peu de monde ce soir là autour des tables et le repas dû être servi plus tôt que

d'habitude à cause du couvre-feu instauré dès vingt et une heure. Des patrouilles sillonnaient la ville, plus nombreuses que d'habitude. Le repas fut expédié dans un silence inhabituel, uniquement troublé par des chuchotements et des dialogues discrets.

Le Monde de Milo, des joyeuses plaisanteries, des rires sonores, et le tintement des verres choqués, semblait s'éteindre dans une veillée mortuaire. La guerre n'était plus ailleurs, chacun en sentait la présence, la lourde proximité de la mort aveugle. Je compris avec tristesse que je prenais là, mon dernier repas dans ce bistrot. Mon café bu, je fis le tour de ceux qui se trouvaient encore là. On hochait la tête en se serrant la main et en haussant les épaules en signe de fatalité et d'impuissance.

De retour à la caserne, j'ai appris, avec les autres libérables, que nous prenions le bateau dans les trois jours. Les sorties étaient interdites jusque là. Il ne nous restait plus qu'à nous préparer. Des GMC nous emmèneraient jusqu'au port d'Oran.

Je ne sus rien de plus au sujet de la disparition de cet adjudant. Je dois avouer que, tout à la joie de retrouver ma famille et mes amis et, bien entendu la vie civile. Je reconnais humblement que je ne me suis plus soucié de cet évènement. Fagailloux et moi avons correspondu pendant deux ou trois mois, un an après il m'invitait à son mariage non loin de Cassis. Je lui envoyai une lettre de félicitation et un modeste cadeau. Nous ne nous sommes jamais revu malgré nos échanges traditionnels de cartes de vœux pour la nouvelle année. La vie et ses exigences ne nous permirent pas de nous rencontrer et sans doute aussi parce qu'obscurément, notre amitié faisait partie d'un autre temps. Le temps de la jeunesse et d'une certaine insouciance.

Et le crocodile ? Me direz-vous.

Tout ce que je puis en dire c'est que si cet animal a existé, on n'en parle plus depuis le départ des Français en 1962. Dans ces conditions, on peut affirmer sans grand risque de se tromper que sa dernière victime fut Monsieur Amédée, Ruffin de Clarmontel, grand chasseur devant l'Éternel et, certainement le plus chanceux des hommes.

*

Bien des années ont passé depuis ces événements et il y a bien longtemps que je ne suis plus le fringant jeune-homme que je fus alors. C'est là notre sort commun, mais, malgré tout ce temps, il m'est encore impossible d'oublier cette histoire de crocodile dont je n'eus jamais la preuve de son existence, de façon irréfutable, pas plus d'ailleurs qu'il n'ait existé uniquement dans la seule imagination des gens ; toujours est-il que je ne peux m'empêcher de sourire chaque fois que je mets une chemise ou un polo sur lesquels il figure.

La Borie le 2 Septembre 2018

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Fictions historiques »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :
www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :
<https://www.facebook.com/atramenta.net>